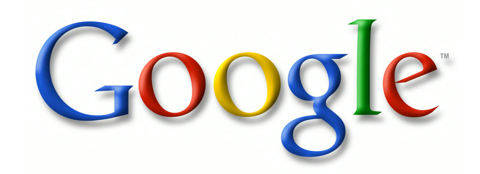
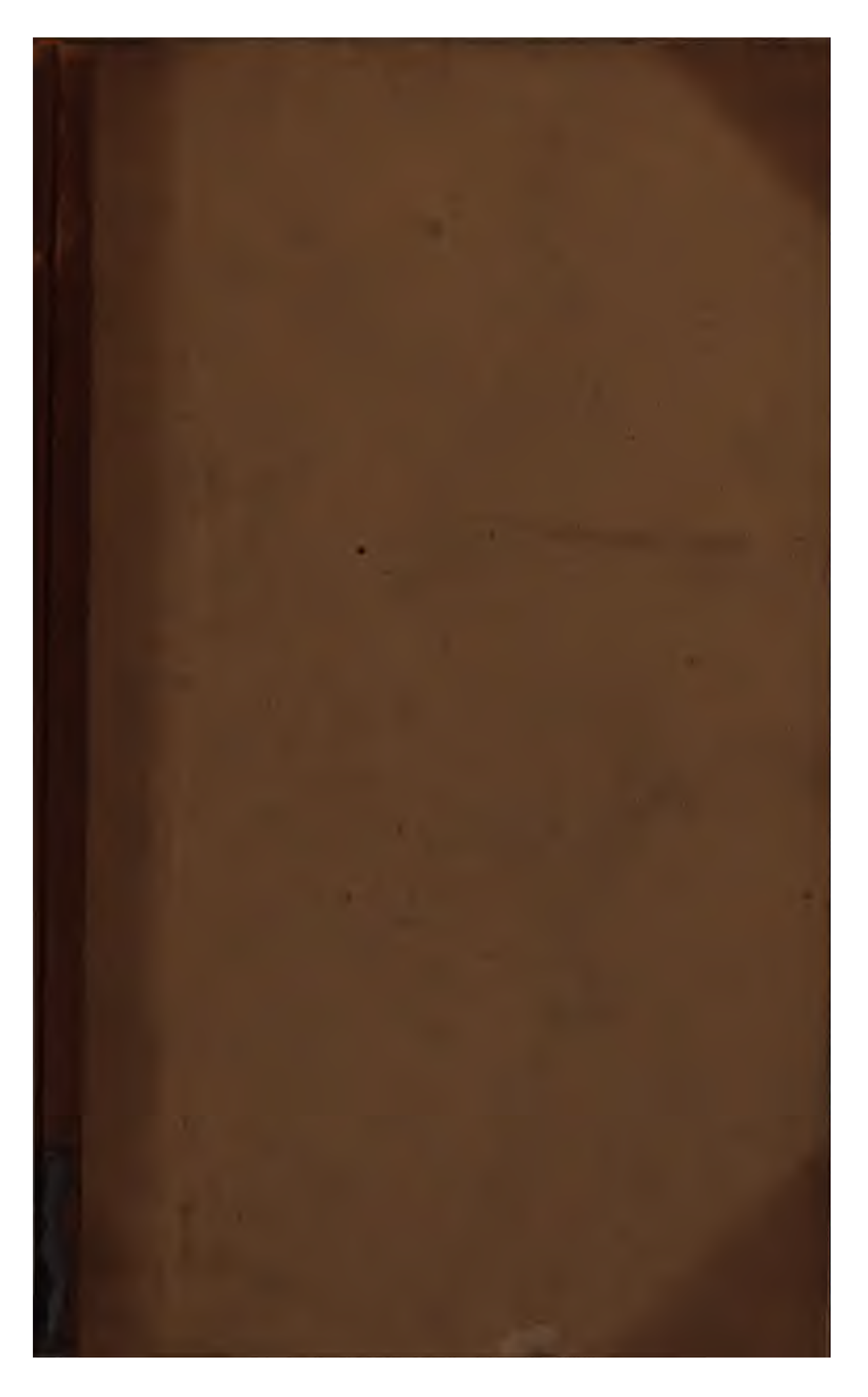
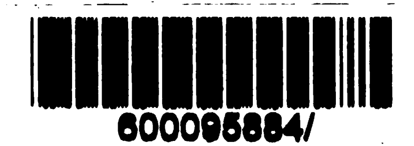





600095884/



HOMÈRE

ET LA

GRÈCE CONTEMPORAINE.

Extrait des Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen.

HOMÈRE

ET LA

GRÈCE CONTEMPORAINE,

par

E. GANDAR,

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES,
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN.

PARIS,
AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES GRÈS-SORBONNE, 7.

1858.

Extrait des Mémoires de l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen.

HOMÈRE

ET LA

GRÈCE CONTEMPORAINE,

par

E. GANDAR,

ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES,
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE CAEN.

PARIS,
AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DES GRÈS-SORBONNE, 7.

—

1858.


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

HOMÈRE

ET LA

GRÈCE CONTEMPORAINE.

Plusieurs années avant moi, M. Ampère (1), ouvrant à la critique littéraire une voie presqu'entièrement nouvelle, était allé demander à la Grèce ce qu'elle peut, encore aujourd'hui, nous apprendre des poëtes auxquels elle a donné naissance et qui l'ont chantée autrefois. Entraîné par l'irrésistible attrait qui s'attache à de telles études, M. Ampère ne s'était fixé aucunes limites : parcourant à la fois toute la Grèce et toute la poésie grecque, il partageait, comme au hasard, entre les tragiques et Pindare, entre Homère et Théocrite, les heures du voyage et les pages du commentaire.

Peut-être n'est-il pas sans inconvénient de parler ainsi de la Grèce et de la poésie grecque d'une façon trop générale. Bien que cette poésie soit demeurée

(1) La poésie grecque en Grèce. — *Revue des Deux-Mondes.* 1843.

plus fidèle qu'aucune autre à son propre génie, les monuments qu'elle nous a laissés présentent cependant une remarquable diversité. Cette diversité s'explique surtout, sans aucun doute, par l'originalité même des poètes; mais, de même qu'elle tient souvent et beaucoup à la différence des temps, elle tient quelquefois aussi pour une part à la différence des lieux. Lorsqu'on passe de l'Ionie et des îles de la mer Egée à la Sicile, ou seulement d'Athènes à Thèbes, on voit, en même temps et d'accord, pour ainsi dire, l'art grec changer de caractère et la Grèce elle-même changer d'aspect. C'est donc à chaque contrée de la Grèce en particulier, comme à chaque âge de son histoire, qu'il appartiendrait de nous donner, dans la mesure assez restreinte et assez vague où il semble que cela soit possible, le commentaire des œuvres qu'elle a produites.

Mais ces distinctions, M. Ampère n'a pas voulu y songer. Pourquoi resserrer, de parti pris, l'horizon enchanté qui se déroule sur la route, et qui doit sans doute à l'étendue et à la variété une partie de son charme? Elles étaient inutiles à ce rare esprit qui voit si bien, qui sait si vite, et dont les impressions ne sont pas moins sûres que la science des autres. Nous avons vécu dans cette Grèce où ne fit que passer M. Ampère, et avec les poètes qui l'y avaient attiré; nous avons eu le loisir de voir davantage, de regarder plus long-temps, de pousser plus loin ce rapprochement entre la poésie et la nature, entre le passé et le présent; cependant, il ne nous est guère arrivé de sentir autrement qu'il n'a senti.

Pour moi, je n'opposerai jamais mon témoignage au sien ; mais, derrière lui, j'ai pu, dans le même esprit, reprendre l'œuvre qu'il avait laissée et tracée lui-même à ceux qui le suivraient; restreindre la question pour l'approfondir, et, me faisant l'homme d'un seul livre, n'avoir qu'une prétention (si ce n'est déjà trop prétendre lorsqu'on traite, après M. Ampère, des questions si délicates), celle d'arriver, sur des points qui ne l'ont pas arrêté, à des conclusions plus précises.

Bien que M. Ampère n'eût visité ni le théâtre de l'*Iliade*, ni celui de l'*Odyssée*, il est facile d'observer qu'Homère a tenu dans ses souvenirs, et qu'il a gardé, dans son livre, la première place. Pour tout le monde, il en est ainsi. Quelle raison aurait déterminé Virgile à sortir de la paisible solitude où il achevait l'*Enéide*, s'il n'avait voulu, en comparant, comme nous le faisons, à la réalité qu'elles représentent les peintures dont il ne cessa de s'inspirer, atteindre à la perfection suprême dans l'art de peindre ? Est-ce le seul souvenir de saint Paul qui poussait à traverser les mers, malgré sa faiblesse, l'ardent jeune homme à qui Dieu avait donné le génie d'un poète en même temps que l'âme d'un apôtre, et qui devait un jour écrire une *suite au quatrième livre de l'Odyssée*? Châteaubriand fut plus heureux que Fénelon : il vit la Grèce; et, plus heureux que Virgile : il en revint ; il en rapporta les pages les plus aimables de l'*Itinéraire* et des *Martyrs*. Pour lui, on sait ce qu'il cherchait, des doux rivages de la Messénie et de la vallée del 'Eurotas aux ruines de Mycènes,

lorsqu'il en fit la route de Jérusalem : les grandes images de la poésie primitive, l'inspiration perdue, et la plus charmante figure de son épopée chrétienne, Cymodocé, fille d'Homère.

Les critiques même n'ont pas été moins faciles à séduire que les poètes. Dès l'antiquité, Strabon leur en avait donné l'exemple. Aux yeux du grave écrivain, l'autorité d'Homère est si grande qu'il ne va pas seulement jusqu'à préférer son témoignage à celui des autres poètes : il le met, comme géographe, au-dessus des géographes venus après lui. Comment les modernes n'auraient-ils pas fait de même, et ne se seraient-ils pas laissé conduire par Homère plus volontiers que par Strabon? Nos voyageurs français surtout, les Choiseul, les Le Chevalier, les Marcellus, semblent n'être venus en Grèce que pour y suivre les traces du poète, que pour y chercher, comme l'anglais Wood l'avait fait avant eux, l'objet de ses descriptions et le secret de son originalité.

Chose étrange, et qui mérite bien d'être expliquée, si l'on veut connaître les caractères de la poésie primitive! Cette géographie d'Homère, si imparfaite et si diversement interprétée, pourquoi n'a-t-on pas cessé de la consulter? Pourquoi, même lorsqu'on parcourt les lieux où s'accomplirent tant d'événements qui appartiennent à l'histoire positive, Hérodote et l'exact Thucydide n'ont-ils pas fait oublier entièrement Homère? Quel charme ont donc ses peintures, pour qu'à Colone, pour que sur les bords désséchés de l'Ilissus et jusque parmi les ruines des temples et du théâtre d'Athènes, il nous soit arrivé de songer à lui

en même temps qu'à Sophocle, à Platon, à Phidias ? Pourquoi enfin, dès qu'on a perdu de vue les monuments de l'art, dès qu'on s'est éloigné des lieux décrits par les historiens, en consultant la perpétuité des traditions et l'analogie des mœurs, pourquoi remonte-t-on au-delà des doctrines des sages et des mystères des initiés, jusqu'à ses vivantes fictions ? Pourquoi est-on si tenté d'oublier, et les vices raillés par Aristophane, et les vertus célébrées par Plutarque ? Pourquoi les Grecs, qui ont fait la guerre de l'indépendance, rappellent-ils moins les Grecs des guerres médiques que les Grecs de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ?

Je me suis posé ces questions presque chaque jour, en Grèce ; j'y ai pris d'autres guides qu'Homère, mais je prenais les autres tour à tour ; Homère est le seul qui ne m'ait jamais quitté. Quelquefois il cessait d'éclairer la route, il faisait encore le charme du voyage. Au moment où je ne songeais plus à le chercher, je croyais le retrouver, le reconnaître. Ainsi, Homère m'avait préparé à comprendre la Grèce, et la Grèce m'expliquait Homère. Suivons-le donc, et demandons aux lieux qu'il a décrits, à Troie, à Ithaque, à la Grèce entière ; à la nature dont il nous a laissé la peinture, et qui lui inspire ses fictions ; aux ruines de Mycènes ; au peuple, ruine vivante qui s'est redressée sous nos yeux : ce commentaire, qu'Eustathe, que Wolf, que Voss, que toutes les arguties et toute la solide science de l'école ne nous avaient pas donné.

On ne songe point, sans doute, à demander à la

Grèce qu'elle apporte enfin une solution à des problèmes aussi obscurs que la réalité du personnage d'Homère, l'unité de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Le pays ne saurait, pas plus que les livres des anciens, fournir à cet interminable procès, des preuves authentiques. Tout ce qu'il offre, c'est le témoignage de légendes, en partie antiques, que vingt-cinq siècles n'ont pas encore complètement effacées. Ainsi, à Smyrne, on montre ce Mélès, dont l'immortel aveugle porta le nom, et une grotte où il aurait composé des vers; à Chio et à Ithaque, son école; à Nio, son tombeau. Les ruines et les lieux auxquels la croyance commune attache le nom d'Homère, ne sont guère dignes de lui. Il est possible qu'on ait fait trop d'honneur à la tombe de quelque personnage obscur, qui n'a même pas connu l'*Iliade*. L'imagination rêvait les bords d'une eau plus limpide et des retraites plus riantes pour y faire naître et chanter celui qui peignit la grotte de Calypso et les jardins d'Alcinoüs. Je veux bien même qu'un prêtre d'Ithaque ait donné, pour tromper Gell, le nom d'Homère à des lieux qui, avant l'arrivée du voyageur anglais, ne l'avaient jamais porté. Néanmoins, on ne peut être tout-à-fait indifférent à ces derniers hommages, rendus à une grande mémoire. Pour moi, j'attache à tous quelque prix; mais ce qui me touche, plus que tout le reste, c'est ce simple nom d'école conservé ou donné, sans qu'on sût trop pourquoi, à ces rochers qui rappellent les leçons d'Homère, comme ceux de Pausilype rappellent les leçons de Cicéron et de Virgile. Ainsi, après tant de générations successivement éteintes, ce peuple, qui se rappelait si peu de chose de son ancienne gloire,

croyait savoir encore qu'à l'origine des âges, ce sont les poètes qui ont fait poindre, dans les ténèbres de la barbarie, les premières lueurs de la vérité ; au-delà des Apôtres, qui lui apportèrent la doctrine nouvelle, il donne le nom de maître à Virgile, comme on le donnerait à Platon ; mais, de tous les maîtres qui enseignèrent à la Grèce la science suprême, celle de la vie, l'un des premiers et le plus grand, ce fut Homère.

Ce sont-là, je le sais bien, des fables, et rien de plus ; mais est-ce si peu de chose que la persistance des légendes populaires ? En vérité, je suis tenté quelquefois d'en préférer l'ingénuité aux paradoxes les plus subtils des érudits ; et lorsque, après Aristote, les modernes habitants de l'Ionie et de la Grèce, sans rien connaître des poésies homériques, ni surtout des querelles qu'elles soulèvent, répètent encore le nom, et montrent, fût-ce où ils ne sont pas, le berceau, la demeure et la tombe d'un poète qui n'aurait jamais existé, j'aimerais mieux me laisser tromper, comme les enfants, par ces vieilles fables, que d'avoir raison avec Vico et les plus doctes partisans de son ingénieuse hypothèse.

Si la Grèce ne prouve pas qu'Homère ait existé, elle apprendrait du moins où il est né. Pour qui l'a vue de ses yeux, c'est en vain que tant de villes se disputeraient encore un honneur qu'il est déjà beau d'avoir su envier. Il suffit à la gloire d'Athènes que Pisistrate ait réuni les vers disséminés d'Homère, qu'Eschyle ait vécu de ses reliefs et que Phidias ait sculpté ses Dieux ; ce doit être assez pour le Pélo-

ponèse que le poète l'ait mieux connu que la Thessalie ; Ithaque aussi se contentera d'avoir eu pour hôte l'étranger errant et malade, qui rendit ses pauvres montagnes aussi illustres que le Parnasse et l'Olympe. Non, ce n'est point sur les âpres versants du Nérite, ni en face du Taygète austère, au milieu des riches moissons de Lacédémone, ni dans l'Attique au sol aride, aux lignes précises, à la limpide lumière, qu'est née cette poésie aimable, facile, prodigue comme une terre généreuse, et qui ne craint point d'emprunter à la nature dont elle s'inspire toute la richesse de ses couleurs, tout l'éclat, parfois confus, de ses images. Déjà, après avoir examiné les titres des parties rivales, l'antiquité semblait pencher du côté de Chio ou de Smyrne : la nature est d'accord avec Cicéron ; et si, parmi tous les rivages de la Grèce, il en est un où, accoutumé par la Grèce elle-même à chercher entre la physionomie des lieux et le caractère des œuvres de l'art je ne sais quelle harmonie mystérieuse, on aimerait à placer le berceau de la poésie épique, je le crois, avec M. Ampère, c'est sur le golfe de Smyrne, en face de cet horizon si plein de grâce, sous ce doux ciel voilé parfois de vapeurs transparentes, que dut naître et dicter ses poèmes celui qui donna la vie et la beauté aux monstres immobiles adorés par les colonies égyptiennes, entr'ouvrit aux yeux des hommes les nuages dont les prêtres de Thrace avaient enveloppé l'Olympe invisible, chanta les Dieux mêlés aux guerriers, Ulysse, cher à Minerve, et Achille, fils de Thétis.

I.

DE LA GÉOGRAPHIE D'HOMÈRE.

Il n'est pas d'auteur peut-être dont on ait discuté la géographie aussi souvent et avec autant de soin qu'on a discuté celle d'Homère. Sans remonter jusqu'aux commentaires de l'antiquité, on peut dire que, depuis la fin du siècle dernier seulement, il a été dépensé sur ces problèmes délicats, intéressants, mais assez stériles, des trésors d'érudition, de sagacité et de dialectique. Si l'on en croyait les conclusions de chaque ouvrage étudié isolément, l'autorité d'Homère, comme géographe, loin d'être ébranlée par le temps, n'aurait fait que s'affermir toujours davantage ; elle tient vraiment du prodige : Homère a tout su, Homère a tout dit.

Mais si l'on compare les différents livres écrits sur le même sujet, on est bientôt confondu de la diversité des opinions. Ces lieux que tout le monde déclare si fidèlement représentés et si faciles à reconnaître, chacun les déplace et les retrouve ailleurs qu'on ne les avait trouvés avant lui. Nouvel auteur, nouveau système ; et, de celui qui tout à l'heure n'avait paru ne laisser de doute sur aucun point, il ne reste debout ni un principe, ni une conséquence : cette Pylos n'était pas celle de Nestor ; Ilion est plus près ou plus loin du rivage ; la ville d'Ulysse a pris une autre

place dans l'île d'Ithaque, et l'île elle-même, une autre place dans la mer. On en appelle au texte d'Homère qui avait été mal lu, mal compris ; ou bien ce texte était vague : c'est quelque passage d'un autre poète, une note des scoliastes, une interprétation des géographes, c'est un nom perpétué par la tradition, ce sont des ruines qui suppléent à son silence, qui expliquent, complètent, corrigent ce qu'il a dit. Chose singulière, en vérité, que chaque système accorde à Homère tant d'autorité, et que la diversité des systèmes lui en laisse si peu !

En visitant la Grèce, y trouvera-t-on des raisons suffisantes pour faire un choix définitif entre tant d'hypothèses qui se combattent ; ou bien, ayant reconnu l'impossibilité de les concilier entre elles et de préférer l'une à l'autre, se rangera-t-on, de guerre lasse, dans le parti de ceux qui réduisent la prétendue exactitude de la géographie d'Homère à cette vérité générale que les poètes, comme les peintres, s'attachent à donner à des descriptions imaginaires, pour qu'elles fassent illusion ? Cette opinion aurait le mérite de mettre un terme à de longues querelles, sans porter atteinte à la renommée poétique d'Homère : en effet, c'est assez pour sa gloire que, peignant de la même manière que les autres poètes, il ait peint mieux qu'eux. Mais, si c'est assez pour la gloire d'Homère, c'est trop peu pour la vérité. Homère peint mieux que les poètes des autres âges ; il peint autrement.

Les poètes ne cherchent guère dans la description des lieux qu'un ornement accessoire pour le récit : c'est un fond qu'ils veulent, comme dans un tableau

historique, subordonner à l'action, dussent-ils, lorsqu'ils en choisissent les traits, sacrifier à l'harmonie de la scène la vérité du paysage. Ainsi, toute circonstance qui ajouterait à l'exactitude, si elle nuit à l'effet général, ou si elle est dépourvue d'agrément, doit être changée, doit être omise. C'est une loi que tous les poètes reconnaissent et observent. Homère n'a pas ces scrupules, il en a d'autres. Examinez cette plaine de Troie, illustrée par les exploits d'Achille : un autre imaginerait de peindre ce fleuve dont les colères vont jeter le désordre dans la mêlée, cette ville défendue par des rochers escarpés, ces tours où les vieillards et les femmes montent pour suivre du regard les vicissitudes du combat, et, du côté de la plaine, cet endroit faible d'où Andromaque ne voudrait pas qu'Hector s'écartât. Virgile, si curieux de recueillir les antiques traditions, aurait nommé aussi les tombeaux des rois et les monuments qui rappellent l'histoire des premiers âges. Mais voici des détails que Lamothe devait trouver bien inutiles, que Fénelon n'aurait pas inventés, et que Virgile lui-même aurait négligés sans doute. La description du poète ne gagne rien, ni pour l'agrément ni pour la clarté, à ce qu'il place auprès des portes Scées un hêtre qu'il ne décrit pas, et nomme tantôt les collines auprès desquelles on combat, tantôt les tertres d'où les espions examinent les mouvements de l'ennemi ; la poétique ordinaire renverrait au géographe le soin d'apprendre que la forme des lieux a changé, et à l'historien celui d'indiquer, à mesure que le combat menace la ville ou les vaisseaux, à quelle aile, sur quelle

rive du fleuve les chefs se signalent ; et surtout, lorsque Priam, en proie au désespoir qui lui fait mépriser la vie, porte au meurtrier d'Hector la rançon de son cadavre, qui s'arrêterait à mesurer les distances de la route, et songerait à dire qu'au déclin du jour le vieillard fit boire ses mules près du tombeau d'Ilus, et franchit le gué du Scamandre ? Des traits semblables se rencontrent, en grand nombre, dans la description de Schérie, dans celle d'Ithaque ; pourquoi Homère les admet-il dans ses vers, sinon parce qu'ayant sans cesse sous les yeux le théâtre de l'action, qui n'est pas purement idéal, il veut, lorsqu'il fait mouvoir ses personnages, se représenter, de quelque façon, la route qu'il leur fait parcourir et les lieux où il les conduit ?

Ce n'est pas qu'il soit toujours facile de les suivre par la pensée ; et ceux qui contestent l'exactitude d'Homère et la réalité des lieux qu'il a décrits, comptent les distances parcourues, les combats livrés du matin au soir, et il se trouve que les vingt-quatre heures d'une journée de l'*Iliade* ne suffisent pas plus que celles d'une tragédie classique à tous les faits qui s'y pressent ; pour que Jupiter voie de l'Ida ce qui se passe à Troie, il faut en changer l'emplacement ; pour que Mars fasse entendre sa voix, pour qu'Hélène de ses yeux reconnaisse les chefs, il faut que la ville soit plus voisine de la mer ; pour qu'Eumée fasse deux fois, en un seul jour, la route qui conduit de sa demeure à celle de son maître, il faut que l'une et l'autre ne soient pas situées aux deux extrémités d'une île assez longue. Tous ces arguments

sont rigoureux ; ils n'ont, en vérité, qu'un défaut : leur rigueur même. A les prendre au pied de la lettre la marche de l'action est, en effet, peu compatible avec l'état des lieux ; mais qu'est-ce qui s'éloigne de la réalité ? L'action. C'est l'imagination seule du poète qui assiste à ces péripéties ; elle les multiplie ; elle les précipite ; bientôt, le temps est abstrait et la vitesse est idéale ; tout un mois tient dans une journée ; songez que les habitants de l'Olympe sont descendus dans la mêlée, et que les hommes eux-mêmes, ces hommes d'autrefois, sont des demi-dieux. Il n'y a qu'une chose dans la bataille qui soit réelle, et que le poète ait pu voir : c'est précisément le champ où elle s'est livrée.

Toutes les obscurités même, et les contradictions qu'on relève dans le texte (on les exagère, mais elles existent) m'en fourniraient une nouvelle preuve. Il n'est rien de plus aisé que de rétablir, lorsqu'elle est l'œuvre d'un beau génie, une description imaginaire ; elle est assez vague pour que les yeux puissent, sans aucune infidélité, se la représenter diversement ; bornée à peu de traits, elle échappe à la confusion ; et, comme chacun de ces traits a sa place marquée d'avance par les convenances du sujet et se rencontre précisément là où la raison le chercherait, on n'est jamais arrêté par aucune incertitude. Sans une carte, l'itinéraire que trace un poète est clair, mais celui que trace un géographe demeure obscur ; et si l'on peut discuter, depuis tant de siècles, sur l'objet des descriptions d'Homère, je crois que cela tient aux efforts mêmes que le poète fait pour qu'elles soient exactes ; elles ne sont compliquées que parce qu'elles

veulent tenir compte de tous les accidents de la réalité.

Il aurait fallu seulement n'oublier jamais que l'exactitude d'Homère n'est pas, ne peut pas être celle qu'observent les géographes de notre âge. L'expérience de ces temps primitifs ne soupçonne même pas qu'une science, appuyant sur des calculs rigoureux ses déductions, viendra un jour, non-seulement coordonner et dépasser, mais corriger et démentir les impressions successives de la vue. Les yeux fixés sur l'horizon, il m'est arrivé plus d'une fois, en Grèce, et sans que j'aie pu m'en défendre, d'admirer l'ingénuité des savants qui retrouvent chez Homère une rose des vents, et des mots qui déterminent précisément, dans un sens ou dans l'autre, les points cardinaux. Homère nomme les vents et les parties du ciel comme fait l'usage, à peu près: d'un côté, les vents qui soufflent les frimas; et, de l'autre, ceux dont l'haleine féconde est favorable aux moissons; ici, les régions lumineuses de l'aurore et du soleil; et là, les régions des ténèbres; mais comment saurait-il que, sur cette route que le soleil parcourt du matin au soir, et dont le point de départ, comme le point d'arrivée, change du jour au lendemain, il y a des lignes abstraites qui marquent d'une façon certaine, immuable, les limites de l'aurore et du couchant? Et comment, lorsque la direction des côtes modifie celle des vents, et que les vents qui viennent des ténèbres, ceux de Thrace, peuvent souffler du Nord-Est dans l'Hellespont, du Nord-Ouest dans la mer Ionienne, comment prétendrait-on orienter, d'une façon rigoureuse, d'après les vents, ou d'après le soleil, une contrée homérique?

Les yeux nous trompent plus gravement encore s'il s'agit de déterminer, non les divisions du ciel, mais celles de la terre habitée, la configuration des rivages, les frontières des royaumes, la position relative des villes, la longueur et la direction des routes. La carte même et la boussole à la main, combien de fois n'y est-on pas trompé ? Si c'est du navire qu'on regarde au loin des côtes, quel nom donner à ce qu'on voit ? Quelle est cette cime enveloppée de vapeurs ? Ces lignes bleues, est-ce une île ou le rivage du continent ? Ces brumes qui se confondent avec le ciel et la mer, est-ce un détroit, un golfe, ou une côte basse? Mais, au centre du pays, la confusion est à son comble ; le sentier tourne et l'horizon change ; voici le col franchi : quelle ligne a-t-on suivie ? Quelle est la forme générale des contrées que l'on traverse ? Il est rare que les regards se les figurent comme le compas les trace. Or, Homère, s'il les a connues, n'a pu les connaître qu'ainsi.

Demandez-vous d'ailleurs ce qu'a pu voir le voyageur des premiers âges : les ports, surtout ceux des îles, telles qu'Ithaque et la Crète, et, sur le continent, quelques grandes villes, lorsque, comme Pylos et Athènes, elles sont voisines du rivage; ou que leurs richesses, le commerce, les armes leur ont donné, comme à Orchomènes, comme à Mycènes et Sparte, le premier rang. Mais, à mesure qu'il s'éloigne de l'horizon des côtes les plus fréquentées, sur les mers lointaines de l'Occident, comme dans l'intérieur des terres, ses souvenirs ou les récits le trompent; il divise mal la Thessalie, et confusément le Péloponèse ; un

voyage imaginaire met en ligne droite les sommets d'un triangle; la route coupe, sans que le poète s'en doute, des montagnes que les chars n'ont jamais franchies. En sera-t-on surpris lorsqu'on sait quelles cartes fantastiques ont dessinées les géographes jusqu'à la fin du moyen-âge, plus de vingt siècles après Homère?

Ainsi, Homère connaît peu la Grèce, il la connaît mal, et les descriptions qu'il nous en a laissées ne sauraient être acceptées, d'aucune manière, comme la représentation exacte de la réalité. Elles sont exactes cependant, je l'ai affirmé, mais dans la mesure où elles pouvaient l'être, c'est-à-dire qu'elles reproduisent fidèlement la Grèce telle qu'Homère a pu la voir; à défaut de notions plus précises, elle a laissé dans l'esprit du poète des images, et il les a si naïvement retracées que ses vers semblent encore les mettre sous nos yeux. Il y a loin, sans doute, de quelques images, souvent confuses, presque toujours incohérentes, à une description de la terre, à un système du monde; et l'autorité d'Homère, qu'on a volontiers étendue au-delà de toutes limites, se trouve ainsi bien restreinte; mais, dans les bornes où nous l'avons renfermée, elle sera plus solide et difficile à contester. Il restera même, de sa géographie, plus qu'il ne reste de celle des géographes qui vinrent après lui. En effet, les géographes ont dit ce qu'ils croyaient savoir, et leurs hypothèses les avaient trompés; du jour où les progrès de la science ont rendu leurs théories inutiles, elles n'intéressent plus que ceux qui voudraient écrire l'histoire des erreurs de l'esprit humain. Mais les descriptions d'Homère ont toujours la

valeur qu'elles avaient pour ses contemporains ; ce ne sera plus, si l'on veut, qu'une sorte de géographie pittoresque, et très-incomplète, mais toujours précieuse à consulter; car, comme les progrès de la science , en renouvelant la carte de la Grèce, n'ont changé ni les yeux, ni la nature, les images qu'Homère a laissées des lieux n'ont point perdu leur vérité, et suffisent souvent pour que le voyageur les reconnaisse.

J'en ai fait l'épreuve après tant d'autres, et deux fois, à quelques années d'intervalle, je me suis plu à comparer aux lieux qu'Homère a décrits la description qu'il en a faite ; mais, fidèle au principe que je viens de poser , je n'ai point poussé , aussi loin qu'on l'avait fait, ce rapprochement; lorsqu'Homère nomme les lieux, sans ajouter à leur nom un seul mot qui en indique le caractère, il m'a semblé peu important, et assez peu sûr, de prétendre les retrouver ; cette tâche délicate appartient plutôt à ceux qui voudraient savoir d'Homère quel fut l'état de la Grèce aux temps héroïques, qu'à ceux qui, comme moi, interrogent la Grèce actuelle pour savoir d'elle quel est le caractère des descriptions d'Homère. Je ne cherchais point à replacer sur la carte tous les noms qu'il énumère , mais à reconnaître, dans la nature, la réalité dont ses images représentent l'apparence.

On sait assez, par le témoignage unanime des voyageurs, quelle est l'exactitude des épithètes qu'il joint au nom des villes. Elles sont quelquefois assez communes pour qu'il les ait appliquées lui-même à plusieurs villes différentes, et pour qu'on puisse les appliquer à bien d'autres. Combien, même de celles

qu'Homère n'a pas citées, méritent, en même temps que Tirynthe, Mycènes, Athènes, qu'on rappelle leurs fortes murailles ! Combien sont situées, comme Hélos, au bord de la mer ; comme Aulis, sur des rochers ; comme Haliarte, dans les pâturages, ou fleuries, comme Pyrase, ou aimables, comme Mantinée ! Ce n'est pas à Epidaure seulement qu'il faut chercher des vignes ; à Orchomènes, des moutons, ou à Thisbé, des colombes. De même, l'Axios ne roule pas seul de belles eaux ; ni le Xanthe, des eaux impétueuses ; ni le Pénée, des flots d'argent. On ne doit pas s'attendre à ce que ces traits rapides conviennent uniquement à la ville ou au fleuve qu'ils désignent ; c'est assez qu'ils leur appartiennent aussi, et les désignent presque toujours mieux que d'autres ne l'auraient fait. Ce mérite est rare, et, quoique le temps ait fait perdre à plusieurs cimes verdoyantes leurs ombrages, à quelques vallées leurs prairies, et même à quelques acropoles leurs ruines, on ne peut pas le contester à Homère.

Mais si, des lieux qu'Homère nomme et désigne d'un mot, nous passons à ceux qui servent de théâtre à quelque épisode important ou à l'action principale de ses poèmes, cette exactitude, qu'il a cherchée partout, doit être plus scrupuleuse encore : elle l'est en effet ; et comme ici le poète, à mesure que l'action se développe, ajoute quelque trait à la description du lieu de la scène, on parvient, sans trop de peine, en réunissant ces traits épars, à en restituer une image à peu près complète. Et cette image, lorsqu'elle est assez précise pour qu'on puisse réelle-

ment se la figurer dans l'esprit, et chercher des yeux les objets auxquels elle ressemble, la Grèce nous en apprend aussi la vérité.

Ainsi, je ne suis pas bien sûr de savoir laquelle des trois Pylos de Strabon est Pylos la *Sablonneuse*, où régna Nestor; ni où est Phères et la demeure hospitalière de Dioclès, petit-fils de l'Alphée; ni surtout par où un char peut aller de Pylos à Phères, et de Phères à Sparte; Homère, s'il l'a su, ne nous l'a pas dit clairement. Mais, assurément, j'ai vu, au pied du Taygète neigeux, la vallée creuse, profonde, où, sur une terre noire, fertile en lotos, en ache, en orge, en blé, en épeautre, s'élève la divine, la vaste, l'aimable Lacédémone, chère à Junon, comme Argos, et comme Phthie, célèbre par la beauté de ses femmes et la vitesse de ses coursiers.

Je ne sais pas où est, sur la plage de Sigée, la place du vaisseau d'Ulysse; ni où s'élèvent, dans la vallée, Callicolone et la colline des figuiers, *voisine du Hêtre;* ni auquel de ces tertres, disséminés sur les deux rives du fleuve, il faut assigner le nom d'Æsyétès, auquel celui de Myrrhine; mais je sais où campaient les Grecs; je sais quels sont, aux deux ailes, ces tombeaux que les navigateurs saluent de loin en entrant dans l'Hellespont; j'ai visité, au centre de la plaine, le tombeau d'Ilos, qui la domine; j'ai reconnu Pergame sur ses rochers escarpés, et Ilion battue des vents, et les sources du divin Scamandre. C'est en vain que la nouvelle Ilion, dont les ruines informes couvrent ce plateau, a fait, depuis Alexandre, rival d'Achille, jusqu'à César, qui descend d'Enée, et jus-

qu'à Virgile, qui le chanta, tant de dupes et tant de complices de ses mensonges intéressés; c'est en vain que Strabon s'en rapporte au témoignage de Démétrius de Scepcis, un indigène; c'est en vain que Mac-Laren et Webb subtilisent ; sans doute, il y aura loin des vaisseaux à la porte Scée ; il n'est pas bien prouvé que des deux sources du fleuve il coule encore une eau tiède à côté d'une eau glacée, et les traces d'habitations sont rares sur les hauteurs désertes de Bounar-Bachi ; mais, dussé-je prendre ma part des dédains prodigués à Choiseul depuis une vingtaine d'années, ni la nouvelle Ilion, ni les Ilions de Strabon et de Webb ne répondent aux descriptions de l'*Iliade* : c'est celle de Choiseul qui est celle d'Homère.

Enfin, je n'ai cherché dans l'île d'Ithaque (1) ni le jardin de Laerte, ni le verger de Pénélope, ni le lit nuptial où Le Chevallier trouve si plaisamment la preuve que l'*Odyssée* doit être l'ouvrage d'Ulysse, ni la colline de Mercure et tous les détours du chemin qui conduit Ulysse des étables d'Eumée à la ville, ni même (s'il faut l'avouer) les pierres du palais dont Schreiber a donné un plan complet. Mais j'ai vu, à n'en pouvoir douter, près du rocher du Corbeau et de la source Aréthuse, sur un plateau qui domine la mer, les lieux où le poète place l'habitation du fidèle porcher; j'ai vu le Nérite, qui se montre de loin aux regards des navigateurs, et la ville *au pied du Néïon*, dont Gell a fait une acropole inaccessible; et ce port

(1) Cf. ma thèse intitulée : *De Ulyssis Ithaca*. Paris, Lahure, 1854.

de Phorcys, fermé à tous les vents, que Virgile, d'après les règles d'une autre poétique, ne se fait point scrupule de transporter sur le rivage de la Libye ; et la grotte des Nymphes où les philosophes d'Alexandrie ne voient, comme dans la caverne de Platon, qu'une allégorie. On a contesté, on contestera encore l'emplacement de la ville, et même l'identité de l'île. Il n'importe : les noms perpétués à travers les âges, les ruines, les traditions plus ou moins anciennes, les témoignages contradictoires d'écrivains postérieurs, ont sans doute leur autorité, et il faut les consulter. Mais les descriptions d'Homère en ont davantage, lorsqu'elles sont formelles, et les lieux qui leur répondent d'une façon frappante, sont bien, quoi qu'on fasse, ceux qu'Homère a voulu décrire. A Ithaque même, les descriptions prennent un caractère particulier d'exactitude ; le poète y insiste assez pour qu'elles soient à peu près complètes, et l'île est assez petite pour qu'on l'embrasse d'un coup-d'œil et la voie réellement telle qu'elle est. Ainsi, l'image n'est plus seulement fidèle, elle est exacte ; avec les dessins d'un peintre et les cartes d'un géographe, on ne reconnaîtrait pas plus sûrement le rivage où les Phéaciens déposèrent Ulysse endormi.

II.

DES PEINTURES D'HOMÈRE.

A mesure que, passant du Péloponèse à la plaine de Troie, de Troie à Ithaque, de l'île entière à chacune de ses parties, je resserrais l'horizon et le ramenais à des lignes plus simples ; les descriptions d'Homère, d'abord confuses, incomplètes, inexactes, devenaient plus fidèles : si bien qu'au terme, lorsque la géographie se rapproche du paysage, rien ne manque plus à la vérité du tableau. Quel peintre fut aussi habile qu'Homère à reproduire les formes, les couleurs et la vie de la nature?

Il ne faut pas venir en Grèce pour soupçonner la raison de cette supériorité ; mais, pour apprécier tout ce que valent ces inimitables peintures, pour savoir parfaitement d'où vient qu'elles sont si belles, une heureuse fortune nous a donné un avantage immense, à nous, qui les avons comparées de nos yeux avec la réalité qu'elles représentent.

Jusqu'à ce jour, non-seulement nous avions lu Homère sous un ciel qui n'est pas le ciel dont il a parlé ; mais peut-être encore étions-nous trop indifférents à ce spectacle. Recueillis en nous-mêmes, ou tout entiers à l'action, les habitudes de relations sociales plus compliquées ne laissent à notre vie aucune analogie apparente, aucun lien saisissable avec la vie des animaux et les phénomènes de la nature. Entre ces

deux mondes, c'est beaucoup de saisir des rapports moraux comme les allégories de La Fontaine et les allusions de Buffon, ou des harmonies indécises comme en rêve Bernardin de Saint-Pierre.

Les comparaisons directes se présentent à l'esprit plus rarement; elles semblent moins naturelles; ce sont les ornements que l'on prodigue encore pour ne laisser à Homère aucun genre de supériorité, ou égayer, par quelques images, la sécheresse du récit; mais on y sent l'apprêt, et aucun art ne peut rajeunir ces beautés d'emprunt qui, en passant par trop de mains, ont perdu toute leur fraîcheur.

Homère ne décrit guère que lorsqu'il compare: ne trouvant plus entre l'image et l'action les rapports qui le frappaient, nous avons dû mettre à côté l'un de l'autre, comme deux éléments isolés de l'intérêt, la description et le récit. Mais nos descriptions même sont inexactes; car, depuis que nous ne nous cherchons plus dans la nature, nous ne la voyons plus aussi bien. Combien de poètes ne l'ont jamais regardée! S'ils ont besoin, par aventure, qu'elle leur fournisse, comme aux peintres d'histoire, un fond de scène, il faudra qu'ils prennent à leur tour dans le champ banal la mer, le ciel et la tempête de tout le monde; ou, s'ils franchissent la terrasse et le seuil du parc, sans aucun modèle à copier, comme ils vont assortir des couleurs disparates, confondre les heures du jour et les saisons de l'année! Rousseau voulait que son élève pût, d'après la hauteur du soleil, retrouver sa route: cela suffit à l'originalité d'Emile, s'il est appelé à vivre dans l'enceinte fermée d'une de nos villes.

Lorsqu'ils ne verront plus dans la comparaison qu'un contre-sens, et dans la description qu'un hors-d'œuvre, il est juste que les plus fermes esprits, sans souci des traditions de l'école, ne laissent pas à la nature, dans le tableau qu'ils nous font de la vie, plus de place qu'elle n'en a gardé dans la vie elle-même. Sur le théâtre des anciens, à côté des péripéties les plus pathétiques de Sophocle, et jusqu'au milieu des plus cyniques plaisanteries d'Aristophane, elle ne se laissait guère oublier; on l'entrevoyait, derrière les personnages, dans les plaintes des mourants comme dans les chants du chœur. Notre scène n'admet que des sentiments et des actions; un trait, emprunté à la nature, nous ferait sortir du sujet du drame; Corneille n'est plus un peintre : c'est un orateur et un moraliste.

Pour oublier ces traditions de la littérature qui nous est le plus familière, ce n'est pas trop de perdre quelque temps de vue l'horizon du pays natal, ces villes closes, ce pâle soleil. Nous apprendrons de l'Orient ce que doivent à la nature les poésies primitives, surtout celle de la Bible et celle d'Homère. Là, rien n'a pu briser les liens qui l'unissaient à l'homme; l'activité sociale elle-même ne se substituera jamais complètement aux béatitudes de la contemplation. Il est impossible que les regards ne rencontrent pas toujours le monde extérieur; si grande que soit une ville, il n'arrive guère que d'incommodes barrières lui dérobent l'imposant spectacle de l'orage qui s'amasse sur les montagnes, de la tempête qui gronde, ou du ciel serein qui brille sur la mer. Tout le monde reconnaît chaque saison à ses fleurs et à ses fruits; les anémones

précèdent les feuilles; l'orge tombe en même temps que les fleurs du laurier-rose; les premières figues avec celles du myrte, et l'asphodèle s'ouvre comme la grappe mûrit, vers les Lénéennes.

C'est sur le ciel que tous les regards sont fixés : le soleil mesure les occupations de chaque jour, comme les mois de l'année; la lune est attendue comme une bienfaitrice qui donne à la nuit une clarté aussi aimable que les lueurs de l'aube; on sait quelles sont les étoiles les plus belles et les plus brillantes, celles qui se couchent tard, s'il en est qui ne se baignent pas dans les flots de l'Océan, quand les constellations déclinent, et quand la voie lactée blanchit le ciel.

Mais surtout comme les yeux s'accoutument vite à aimer cette lumière limpide, qui est l'auréole de la nature, le charme de la vie, la vie elle-même! On a besoin de la voir autant que de respirer l'air; elle est sacrée; c'est la joie; c'est le salut qui succède aux dangers du combat et de la tempête; c'est le fils qu'on retrouve après avoir pleuré sa perte.

On commence par admirer la création dans ses splendeurs; bientôt on s'accoutume à l'observer, à l'aimer aussi dans les moindres choses, et le dédain qu'on éprouvait pour quelques-unes s'efface avec les préjugés qui en étaient la source. On se rappelle les comparaisons d'Homère : les plus simples, les plus basses, celles qu'on trouvait fausses et n'osait traduire. On voit les animaux domestiques user paisiblement des mêmes droits que dans cette complaisante république dont parlait Platon : qu'il est aisé de s'expliquer comment les héros, dans le camp des Grecs,

et même les Dieux, sur l'Olympe, se reprochaient l'impudente audace du chien ! Et vraiment on peut, sans manquer d'égards, ni pour la royauté du lion, ni pour l'honneur du vaillant Ajax, comparer leur opiniâtreté à celle de l'âne. Tous les traducteurs reculent, ils songent au baudet que La Fontaine envoie au moulin, l'oreille basse; l'âne d'Ionie a des allures altières; il est noble comme le cheval; le ciel a parlé par sa bouche comme par celle du coursier d'Achille; et Jacob veut aussi donner l'idée d'un héros lorsqu'il compare à un âne vigoureux son fils Issachar.

Lorsqu'on vit en présence de la nature, préoccupé d'elle seule, on remonte bientôt au-delà des fausses délicatesses du langage; on découvre quelque chose d'élevé, de saisissant, dans les plus humbles phénomènes. Pour nous, comme pour l'épopée antique, il n'y a plus rien qui soit petit, qui soit vulgaire : le mourant sera la fleur qui penche sa tête, tout aussi bien que le pin que la cognée abat sur la montagne; l'ardeur acharnée des combattants fera penser, non-seulement aux lions courroucés, aux chiens intrépides, mais aux mouches qu'attire le lait nouveau, aux abeilles qui défendent leur ruche attaquée par des enfants. Nommons jusqu'à la chenille, jusqu'à l'araignée; quelle image que celle de ces ombres effrayées, pareilles aux chauves-souris qui volent en tremblant dans les ténèbres d'une grotte, et, parce que la frayeur les tient serrées l'une contre l'autre, suivent toutes dans sa chute la première qui tombe !

Dès qu'on s'accoutume à les comparer à la nature de la Grèce, on doit conclure, de l'exactitude des

images et des comparaisons qu'il a répandues dans ses poèmes, que, si Homère a connu Ilion, que, s'il a traversé Ithaque, il a surtout et sans cesse vécu au milieu de la nature qu'il nous a peinte. Toutes ses peintures sont des souvenirs : de ses yeux, il a vu plus d'une fois les scènes paisibles de la vie rustique et pastorale, les moutons qui suivent le bélier, les moissonneurs qui marchent au-devant l'un de l'autre, jonchant de nombreux épis le champ de l'homme riche, et le bûcheron, à qui l'heure du soir, lorsqu'il a rassasié ses mains à couper de grands arbres, fait désirer la douce nourriture. Il connaît ces chasses terribles qui ressemblent aux combats des héros, et où les chiens intrépides, sans lâcher pied, poursuivent, parmi les broussailles déracinées, le sanglier qui aiguise ses dents meurtrières, et le lion magnanime qui veut mourir ou vaincre. Les hasards de la vie errante lui ont montré tous ces spectacles presque inconnus aux poètes des villes : la biche qui fuit, haletante et couverte de sueur, tandis que le lion ôte à ses jeunes faons leur faible vie ; la flamme qui dévore la forêt, le vent qui ébranle les chênes élevés, le torrent qui se précipite des flancs de la montagne. La mer surtout lui est familière : azurée sous un ciel sans nuages ; blanche, lorsqu'elle écume ; violette, lorsqu'elle s'agite ; noire, comme la nuit, comme le vin, comme la poix, lorsque la tempête s'amasse ; il en sait toutes les couleurs ; il en a écouté toutes les voix, le frémissement, le murmure, les gémissements et les colères.

Ces images ont été bien prodiguées, mais au hasard ; ici, elles ont gardé leur charme, parce qu'elles se

montrent à leur place et parce qu'elles sont vraies. S'il en reste quelques-unes qui nous surprennent encore, c'est qu'il ne suffit pas, pour retrouver Homère, de parcourir les pays qu'il a chantés, il faut encore (mais où l'imagination le pourrait-elle plus aisément qu'au milieu des ruines de la Grèce?) remonter jusqu'au siècle de l'*Iliade*. A cette origine des sociétés, pour représenter la vie, le poète n'a point à pénétrer dans les obscurités de la conscience ; les actions n'ont guère d'autre principe que l'instinct; on songe rarement à les cacher, et cette vie, presque tout extérieure, a des rapports plus naturels avec la vie des animaux. Déjà ces rapports s'effacent peu à peu dans l'*Odyssée*, parce que la conduite d'Ulysse est moins spontanée, moins simple et plus purement humaine; mais les héros de l'*Iliade* sont vraiment des aigles rapides, des sangliers infatigables, des loups sans pitié; Achille a vraiment le cœur comme il a les mouvements impétueux du lion; la majesté d'Agamemnon est celle du taureau plein d'orgueil qui marche à la tête du troupeau; et Héré, naïve comme un enfant, peut avoir les grands yeux sans expression de la génisse.

La Grèce nous apprend combien les peintures de la poésie homérique sont sincères, et c'est assez pour qu'elles nous séduisent; mais ce souvenir des âges passés nous explique, comme si ce n'était pas assez de plaire, pourquoi elles nous émeuvent. En face de cette belle nature, nous la contemplons en spectateurs curieux, et l'admiration seule arrache quelquefois notre âme à son indolente sérénité; les poètes nous avaient ôté d'avance jusqu'au trouble de la sur-

prise. Il n'y a plus là, pour nous, ni périls, ni mystères qui fassent trembler nos membres et pâlir notre visage. Tout au plus avons-nous acheté de quelques-unes de ces nuits sans sommeil où, sur la couche importune, on *supplie la divine Aurore de remonter sur son beau trône*, le plaisir de dire, après avoir beaucoup vu : *Je suis allé ici; j'étais là.* Homère a connu toutes les misères d'une vie sans asile, toutes les exigences de la faim cruelle. Emporté par le vent, à contre-cœur, loin de ses amis, il a, du vaisseau, regardé avec tristesse le feu du berger qui brillait dans la montagne ; après le calme, il a vu la mer rougir, et, les yeux fixés sur les flots muets, il a, comme les matelots, attendu, immobile et plein d'anxiété, que Jupiter choisit, parmi les vents sonores, celui qui mène au port ou qui en écarte ; lorsque la vague écumante couvrait le navire tout entier, lorsque le souffle du vent mugissait dans les voiles, il a tressailli en voyant, entre la mort et lui, si peu de chose !

L'homme de ces temps-là vit en proie à la crainte; si, en regardant la nature, sa joie va jusqu'au transport, c'est que ses incertitudes vont jusqu'aux plus vives terreurs; il tremble devant cette puissance mystérieuse, immense, fatale : mère prodigue et marâtre avare, qui donne la vie et la mort. Il faut exposer ses jours pour lui dérober chacun de ses secrets. Tout dépend d'elle : en pleine mer, la tempête brise les navires aux parois solides; sur le rivage, l'air et la forêt sont peuplés de monstres; les lions qu'imaginent les sculpteurs du siècle de Périclès, il est aisé de reconnaître qu'Homère les avait sous les yeux lorsqu'il les

peignit. Tout le fruit des pénibles travaux de l'homme, le pont jeté sur les rochers, la digue qui défend les plaines verdoyantes, ces beaux ouvrages, ces riches moissons, un caprice du torrent les emporte; et, si la neige malfaisante est envoyée par Jupiter irrité, la mer, la mer inféconde, la repousse, et les plaines fertiles lui sont livrées en proie. Homère assistait à ce combat. Il a combattu et souffert comme les autres. C'est le souvenir qui anime ses peintures. Lorsqu'Achille tient tête au fleuve et qu'Ulysse résiste à la tempête, le fleuve et la mer sont des êtres vivants comme les héros; si la victoire est sublime, c'est que, des deux côtés, la lutte est volontaire, acharnée; et, pour en revenir aux peintures du poète, c'est leur moindre mérite d'être vraies; elles pourraient l'être et ne nous point toucher; d'autres le sont aussi; mais, dans les peintures d'Homère, le paysage a un rôle dans l'action, et la nature elle-même est pathétique.

III.

DES FICTIONS D'HOMÈRE.

Il semblerait jusqu'à présent, à voir comme les descriptions d'Homère reproduisent l'apparence pittoresque, sinon la réalité essentielle des choses, que cette poésie primitive fût simplement un miroir où se réfléchissait la nature. Ici, nous voyons qu'elle se passionne à ce spectacle ; mais la passion anime une peinture sans en altérer la vérité. On pourrait dire, au contraire, qu'elle la rend plus fidèle ; car, sans elle, on s'arrêterait aux formes, à l'image ; par elle, on pénètre jusqu'à la vie.

Est-ce à dire que ces peintures soient toujours sincères, et que la fiction, partout sensible dans le récit, ne se glisse jamais dans les descriptions ? Cela n'est point probable, à une époque où l'on aime tant (c'est Homère qui le confesse) le nouveau, l'imaginaire, le mensonge mêlé à la vérité, donné et accepté pour elle. Mais il faut mettre plus de discrétion à dénaturer les lieux que les faits ; car, si les faits passent et s'oublient, les lieux restent, et la description, soumise à un contrôle facile, demeure exposée à un démenti qui lui ôterait le principal mérite auquel elle prétende. Et toutefois, nous savons que le Scamandre avait un nom à Troie et un sur l'Olympe ; les Immortels pénètrent dans la

grotte d'Ithaque par une porte inaccessible aux hommes, et les Naïades y tissent des manteaux de pierre; Achille combat un fleuve débordé, et ce fleuve est un Dieu, comme le fleuve clément, dont Ulysse, prêt à périr, embrasse les genoux.

Avant de chercher plus loin ce qu'Homère mêle d'imaginaire à la description de la réalité, et de réel à la description du monde imaginaire ou surnaturel, on peut lui demander à lui-même quel est le caractère habituel de ses fictions.

On rencontre dans l'*Iliade* et surtout dans l'*Odyssée* bien des mensonges qu'il donne pour tels: Mercure trompe Priam, Minerve trompe Ulysse, Ulysse trompe tout le monde. La plupart de ces mensonges sont pleins de grâce et d'une entière naïveté. La fable qu'imagine Mercure, ce Dieu ami des hommes, pour rassurer le père d'Hector, fait plus d'honneur à la délicatesse de son cœur qu'à la fertilité de son imagination; Minerve n'a pas cherché loin ce qu'elle dit auprès du port de Phorcys; mais Ulysse y met plus d'art. Lorsqu'il raconte à Eumée les aventures du Crétois pour lequel il veut passer, que de longueurs étudiées! Combien de détours il fait pour que l'on perde sa trace! Quel air de candeur, et quelle adresse!

Néanmoins, dans ce labyrinthe, il y a un fil qui nous guide, et le Crétois, sous les traits duquel Ulysse se déguise, joue d'autant mieux son personnage qu'il garde beaucoup des traits d'Ulysse. Il est le fils d'un homme riche; riche lui-même, grâce à des expéditions nombreuses, marié à une femme riche, parce qu'il était brave, il n'a pu refuser d'aller au siége

de Troie ; là, il combat dix ans avec les autres chefs, et, parmi eux, c'est à lancer le javelot qu'il se distingue. Plus tard, arrivé avec tous ses vaisseaux sur des rivages fertiles qu'il veut piller, il survit seul à ses compagnons que leur folie a perdus, malgré ses conseils. D'autres malheurs l'attendaient : tout l'écarte de sa patrie ; une fois, il l'a entrevue, mais une tempête terrible l'a rejeté bien loin dans la mer ; neuf jours entiers, il a erré au gré des vents, sans autre soutien qu'un débris de navire ; poussé par les flots, non loin de Schérie, aux rivages des Thesprotes, il succombait au froid, à la fatigue, lorsque le fils d'un roi hospitalier lui donna des vêtements et le conduisit dans la demeure de son père. Ici la fable se complique ; car Ulysse était, en même temps que le Crétois, chez les Thesprotes, comblé, comme lui, de présents, et à la veille d'être ramené par ses hôtes.

Que cet art est différent du nôtre ! Chez les modernes, l'idéal n'aspire qu'à s'écarter du monde qui nous entoure ; le fantastique aime à paraître impossible ; le merveilleux aurait mis, s'il l'avait pu, entre la terre et le ciel, l'infini. Chez Homère, tout est possible, réel, humain ; la poésie, dans ses fictions, comme l'homme, dans ses mensonges, ne veut inspirer que la confiance ; si haut qu'elle aille, dans ses rêves les plus hardis, elle aura toujours cherché à produire l'illusion ; et, loin de cacher avec effort qu'elle a pris dans la réalité son point de départ, on dirait qu'elle se plaît à montrer les liens qui l'y rattachent. C'est par là qu'elle est assurée de plaire, même dans

la fable ; elle ne soupçonne pas encore qu'il y ait quelque chose de plus intéressant que ce qui est vraisemblable, ni de plus vraisemblable que ce qui est vrai.

Cherchons donc, en Grèce, des traces même du fantastique et du merveilleux d'Homère ; après nous avoir montré combien les peintures du poète ressemblaient à la réalité, la Grèce nous apprendra encore combien ses fictions en étaient voisines.

Schérie peut être considérée comme la transition du monde réel au monde imaginaire et fabuleux. Placée sur la limite qui les sépare, on a presque toujours voulu l'arracher de cette position intermédiaire, pour la faire violemment rentrer dans l'un ou dans l'autre. Combien de voyageurs se flattent de connaître l'île des Phéaciens aussi bien qu'Ithaque elle-même ! Ils ont retrouvé le fleuve, les lavoirs, les ports et le jardin d'Alcinoüs, et l'emplacement, tout au moins, de ce palais que gardaient deux chiens de bronze animés. En revanche, la critique hardie qui recule Ithaque vers l'Occident, rejette *Hypérée*, berceau des Phéaciens, *au-delà de la terre* que nous connaissons, et Schérie, leur seconde demeure, dans les espaces imaginaires. Schérie est une Atlantide comme celle de Platon ; une île des bienheureux, comme celle de Pindare ; peut-être même un fantôme perdu dans les brouillards de la poésie du Nord ; tout enfin, plutôt que la Corcyre de Thucydide.

C'est pousser trop loin ou la crédulité ou le scepticisme, et, des deux parts, lire Homère avec une certaine légèreté.

Il est évident que l'imagination du poète a prêté quelque chose à cette terre généreuse, qui ne connaît

point le changement des saisons, et ne cesse jamais de cueillir les fruits de la vigne. Des relations étroites avec l'industrieuse Sidon n'eussent point suffi pour lui fournir les moyens de bâtir cette brillante demeure, où, sans parler de ce qu'a fait Vulcain, l'airain des murs est revêtu d'étain, où les portes d'or sont soutenues par des montants d'argent, et les torches allumées dans les mains des statues d'or. Sur cette terre, et dans ce palais, la vie qu'on mène tient aussi du prodige : douze rois, semblables aux douze grands dieux, et présidés par un souverain plus sage que Jupiter, rendent la justice; une femme apaise, d'un geste, toutes les querelles; tous les jours sont des jours de fête; les danses y sont telles qu'elles inspirent une surprise mêlée de respect, et aucun des aèdes de la Grèce n'y disputerait à Démodocus le prix du chant. Si l'ambroisie coulait des amphores dans les coupes, ce seraient les fêtes divines de l'Olympe.

C'est que les Phéaciens ne sont pas des hommes comme les autres hommes : parents des Cyclopes, fils, comme eux, de Neptune, plus faibles, mais plus dignes, par leurs vertus, d'une céleste origine, Homère a pour eux seuls un mot (ἀγχίθεοι), qui dit qu'ils approchent de la divinité plus que les rois, nourrissons de Jupiter, et que les héros semblables aux Immortels. Aussi habitent-ils à l'extrémité du monde, et n'ont-ils aucun commerce avec les autres peuples; ils ignorent les fureurs de la guerre et ses misères; les seuls hommes qu'ils connaissent sont les malheureux que la tempête pousse dans leur île. Ils les accueillent comme les envoyés de Jupiter hos-

pitalier ; ils les comblent de présents ; ils les renvoient dans leur patrie, malgré Neptune, et quelle que soit la distance. Car ce père, qu'ils irritent quelquefois en abusant de ses faveurs, avait fait de ses enfants les premiers des navigateurs ; les vaisseaux, qu'il leur a donnés, volent sur la mer sans le secours du vent et plus vite que la pensée ; cachés aux regards, comme les dieux, par des nuées, aucun pilote humain ne les guide ; ils se gouvernent eux-mêmes, savent toutes les routes, tous les ports ; ils peuvent aller jusqu'en Eubée et revenir à Schérie, le même jour, sans aucune peine.

Et cependant Schérie existe ; elle est la dernière des terres que l'on connaisse, mais une terre pourtant, bien réelle, dont toute l'antiquité sait la route et le nom ; Ulysse n'est pas le seul héros que les légendes primitives fassent aborder sur ces rivages ; elle est citée ailleurs que dans les poèmes ; si l'on n'en croit pas Apollonius, Virgile, Ovide, de quel droit refusera-t-on d'ajouter foi au témoignage des Corcyréens eux-mêmes, et de Thucydide qui ne leur conteste pas leurs prétentions ?

Il ne faut point chercher dans l'île la ville homérique ; à défaut du palais, qui est retourné dans la région des songes, et des murailles dont la dernière pierre a disparu, on ne pourrait la reconnaître qu'à ses deux ports, voisins d'un fleuve, et aux jardins d'Alcinoüs ; mais le fleuve, les deux ports, et le vaisseau changé en rocher, se retrouvent sur trois points à la fois, et les jardins d'Alcinoüs, partout. L'île, du moins, ne nous est pas seulement indiquée par une multitude de témoignages formels ; à cela près qu'elle con-

naît les saisons, elle est bien l'île féconde, aimable, hospitalière, qu'Homère à célébrée. Il en cite plus d'une fois la position dans la mer : sans voisins, parce qu'on connaît fort peu le continent et la mer au-dessus de Leucade, c'est de ce continent, l'*Épire*, qu'elle tire ses esclaves ; elle est à une nuit d'Ithaque, du même côté que Phidon, roi des Thesprotes. Homère connaît son passé, l'origine d'Alcinoüs et d'Arété, les noms de leurs enfants, ceux de dix-sept Phéaciens, choisis parmi les premiers du peuple ; il fait allusion à des légendes locales, ne fût-ce qu'à celle de cette haute montagne qu'un jour, c'est-à-dire vers l'époque indécise des derniers soulèvements, le dieu *qui ébranle la terre*, plaça, comme un rideau incommode, à l'horizon de la ville coupable.

On sent qu'il parle d'une terre qui existe et d'un peuple qu'il connaît, et même, en y regardant de plus près, on s'effraie moins de la distance qui sépare le fantastique de la pure réalité. Ce peuple de demi-dieux a ses faiblesses comme les autres peuples : Minerve peut craindre qu'il n'outrage un étranger, et Alcinoüs recommande à Ulysse de bien fermer le coffre auquel il a confié ses richesses. Ulysse admire la danse des Phéaciens, et ne leur disputerait point le prix de la course ; mais il l'emporterait sur eux dans tous les nobles exercices qui font la gloire des guerriers. A Sparte aussi, les palais étincellent comme le soleil, et jusque dans la pauvre Ithaque, pour la durée des festins, qu'envierait-on à Schérie? Phémius sait aussi chanter, et il ne manque à Laerte aucun des arbres qui ornent ces jardins tant célébrés d'Alcinoüs. Enfin, si nous

entr'ouvrons le nuage qui cache ces divins vaisseaux, Homère ne nous permet pas d'y chercher un gouvernail, mais il nous y montre lui-même cinquante-deux longues rames aux mains de matelots habiles.

Ainsi, toujours les couleurs les plus brillantes de la poésie nous déguisent à peine la réalité. On peut croire que le poète de l'*Odyssée* connut Schérie, et peut-être son héros parle-t-il un peu pour lui, lorsqu'il remercie d'une manière si touchante les hôtes qui l'ont sauvé. Mais ce fut pour lui la limite : au-delà, vers l'Occident, il ne connaît que d'après des fables confuses et grossières, tous les rivages qu'Ulysse décrit aux Phéaciens. Il fallait tout le prestige de l'inconnu, toute l'autorité que donne à des mensonges absurdes la peur unie à l'ignorance, et tout le charme de ce langage, pour que le peuple grec, au milieu d'un poème dont les peintures sont si exactes, s'oubliât à écouter des récits dont l'incohérence n'échappe point à des enfants. Et, cependant encore, jusque dans ces fables naïves, on retrouve Homère fidèle à son génie; à côté des fictions et des allégories, il garde un fond de vérité, et il a été, même au-delà de Charybde et de Scylla, aussi véridique qu'il pouvait l'être. On s'attend bien que je n'irai pas chercher, de la terre des Lotophages à l'île de Circé, le théâtre de tant d'aventures. De tels problèmes n'offrent plus qu'un intérêt médiocre, et la solution n'en sera jamais trouvée. C'est assez pour moi que Strabon ait pu la chercher, et que, tandis que Welcker ne trouve à Schérie qu'un rêve, toute l'antiquité ait vu, même au-delà, dans cette région des chimères, de véritables peintures.

Si la région des chimères a sa place dans ce monde, pourquoi n'y chercherions-nous pas la demeure des dieux? En effet, qu'est-ce que les dieux d'Homère? Des images de l'humanité. Jupiter est un roi comme Agamemnon. Des querelles s'élèvent entre ses convives comme entre les chefs de l'*Iliade* et les prétendants de l'*Odyssée*. Ces dieux ont nos corps, nos passions, du sang et des larmes qui coulent comme les nôtres, tous nos vices et toutes nos misères. Unis aux hommes par les liens de la famille, souvent ils les combattent, et il leur arrive d'être vaincus et blessés. Quelles que soient leur taille, leur force, la rapidité de leur course, la beauté de leur visage, l'immortalité est le seul privilége qui les élève au-dessus de la terre.

Cependant, l'homme tremble devant la nature dont il ignore les lois terribles; les dieux sont ces lois elles-mêmes. Ce sont les dieux qui commandent aux éléments, soulèvent les flots, ébranlent la terre, lui envoient la rosée bienfaisante, la foudre vengeresse, la douce lumière du jour, les rayons meurtriers du soleil. Ici, des attributs immuables tendent à effacer la personne vivante sous le type abstrait. Bientôt les abstractions du monde moral s'assiéront à la table de Jupiter comme les forces cachées du monde visible: Mars ne sera plus que la guerre, et Vénus la volupté. Déjà, on peut compter dans Homère un certain nombre d'allégories; il suffit de se rappeler celle du Sommeil, frère de la Mort, ou des Prières boiteuses, qui marchent trop lentement pour réparer tous les maux qu'a faits l'Injure rapide. Je ne con-

testerai pas à Eustathe que les étables de Circé et l'antre d'Eole soient des figures, et il ne me déplaît nullement que la ceinture de Leucothée représente l'Espérance. Dans l'*Odyssée* enfin, Minerve, sans être encore, ni la Raison des philosophes, ni le Mentor de Fénelon, peut personnifier la souveraine Sagesse. Le symbolisme est en germe dans la mythologie d'Homère ; mais elle a gardé ce caractère que, parmi les Immortels, ceux même auxquels il est le plus facile de donner un nom abstrait, ne savent pas encore sacrifier à la dignité de leur rôle les passions individuelles par lesquelles ils appartiennent à la vie et à l'humanité.

Ainsi, qu'elles soient ou simplement des hommes, ou des formes vivantes empruntées à notre horizon, sous lesquelles se cache, soit une loi de la nature, soit même une vérité morale, toutes ces divinités doivent habiter notre monde. Elles en ont fait le partage : dans les grottes de la mer azurée, sur les montagnes, à la voûte du ciel, on peut chercher le royaume de chacune d'elles comme celui de Priam et celui d'Ulysse.

La demeure commune, c'était l'Olympe : les dieux y mènent, dans un palais d'airain et d'or, bien semblable à ceux d'ici-bas, une vie presque terrestre. Ce séjour éternel des dieux sera bientôt transporté au-delà du ciel étoilé ; quelquefois, dans Homère même, c'est une cime idéale qui n'est jamais battue des vents, mouillée par la pluie, ni couverte de neige ; il y circule un air sans nuages ; une blanche lumière l'environne ; là, comme dans le ciel invisible de Lucrèce, on passe à se réjouir, les jours faciles d'une vie heu-

reuse. Mais, s'il faut parler sans voiles, ce sont les cimes de l'Olympe, nombreuses, élevées, vastes, brillantes, neigeuses ; des célestes hauteurs de l'Empyrée, Homère nous a ramenés en Thessalie.

L'empire des dieux souterrains a les mêmes liens avec le monde. L'enfer est aux extrémités ou dans les entrailles profondes de la terre. Mais, s'il suffit, pour trouver le ciel, de remonter à la lumière éternelle qu'on rêve à la cime des hautes montagnes, derrière les nuages qui les enveloppent, l'enfer est aussi bien près de nous, au Couchant, au Nord, là où commence la nuit obscure ; en Epire, où coule le fleuve Achéron ; à Ténare, où s'ouvre la porte béante ; chez les Cimmériens, dans leurs habitations ténébreuses ; et jusque dans l'aimable Arcadie, aux lieux où d'un rocher élevé coule, goutte à goutte, l'eau odieuse du Styx, qui donne la mort.

On peut voir, aux simples rayons du soleil, le sombre royaume d'Adès, comme le palais de Neptune à Ægues, et celui de Jupiter sur l'Olympe ; on voit les dieux eux-mêmes parcourir leur empire. Dans cette Grèce heureuse, le ciel est voisin de la terre ; une lumière limpide rapproche des hommes les dieux, qui se mêlent volontiers à leurs fêtes ; et la précision des phénomènes explique les attributs et justifie les formes que la poésie primitive leur a donnés. Il n'y a rien de plus réel, de plus exact que ces images : le trône d'or de la lumineuse Aurore, son voile jaune, ses doigts de rose appartiennent à la fiction sous notre ciel, et sont, sous le ciel de la Grèce, les premiers mots qu'on trouverait sur ses lèvres pour parler de la

Déesse; Apollon, qui voit et entend tout, lance au loin les traits de son carquois d'argent; Artémis a un fuseau d'or; la Nuit est rapide; Neptune ne cesse point de soulever ces révolutions mystérieuses qui ébranlent le monde jusqu'à sa base; ni Jupiter, d'effrayer les hommes en amassant les nuages et en faisant gronder la foudre.

J'ai vu de mes yeux les lieux qu'habitent les dieux d'Homère, les choses qu'ils font, tous les déguisements qu'ils empruntent pour se rapprocher des hommes sans en être reconnus; je les ai vus errer au sommet des montagnes qui leur sont consacrées, glisser sur la mer, traverser le monde, enveloppés de ces nuages transparents, vapeurs obscures ou lumineuses, qui prennent souvent les formes précises d'une draperie, qui semblent obéir à une volonté cachée, et qui parfois dérobent aux regards profanes l'homme que les dieux admettent à pénétrer leurs secrets, comme les dieux à demi-visibles qui portent sur la terre, ou l'orage, ou la mort inattendue, ou les paroles maternelles qui adoucissent les inconsolables douleurs.

Cependant, la mythologie d'Homère est une sorte d'énigme dont l'histoire demande le mot aux obscurs monuments de la Phénicie et de l'Egypte, et la philosophie, aux analyses de la conscience. Tout y serait emprunt ou symbole. Les noms grecs déguisent des mythes d'origine étrangère, et surtout les images servent d'expression figurée à des vérités morales. Que de mystères n'ont pas éclaircis les Alexandrins, Eustathe et les érudits de la fin du moyen-âge! Mais la palme est

restée à Porphyre pour l'étrange traité où il retrouve, dans la grotte des Nymphes, une théorie complète du monde. L'admiration trop naïve de Mme. Dacier s'y laisse prendre à demi, et voit, dans cet ouvrage, en effet « très-merveilleux », les mers, les pôles, les corps qui naissent du limon, les âmes qui descendent sur la terre et celles qui retournent au ciel. Ce résumé de tous les mystères n'était pourtant, je l'ai déjà dit, qu'une petite grotte d'Ithaque, décrite presque sans figures : Homère n'avait fait, comme dit Mme. Dacier elle-même, « que son métier de peintre. » Il en est de l'Olympe comme de la grotte des Nymphes. Pourquoi interroger les idoles de l'Egypte et les abstractions de la poésie sacerdotale ? C'est précisément la poésie homérique qui, donnant à la Grèce la conscience de son véritable génie, lui apprit à substituer aux objets inanimés et mystérieux de son culte, des dieux vivants, des dieux visibles ; elle n'eut dès-lors à les chercher qu'en elle-même ; et tout ce que la mythologie épique n'a pu emprunter directement à l'homme, il faut le demander à la nature et par conséquent à la Grèce.

Cette origine toute profane explique pourquoi ces fables formaient une religion grossière, mais la plus charmante des poésies. Plus tard, on s'élèvera à des croyances plus pures ; une mythologie idéale, substituant le symbole à l'image, brisera ces liens trop étroits qui unissaient le ciel à la terre. Ce sera un grand progrès pour la philosophie, pour l'humanité. Mais la poésie en aura fait les frais ; Virgile en sera la première victime. Une mythologie abstraite est morte ; le pathétique des éternelles douleurs suffira encore

pour intéresser à la peinture du monde souterrain ; mais le ciel des poètes sera vide et respirera le plus profond ennui. Le merveilleux tombe, bien qu'il garde les noms des divinités d'Homère, dans les allégories de la *Henriade*, aussi froides que celles du *Roman de la Rose.* Sur l'Olympe d'Homère, on retrouvait, avec les imperfections de la nature humaine, les émotions du drame et le charme du paysage.

IV.

DES RUINES DE L'ÉPOQUE HOMÉRIQUE.

Les ruines devaient être moins instructives que l'aspect des lieux et l'étude de la nature. Cela ne tient point au caractère de la poésie d'Homère; au contraire, tandis qu'un trait lui suffit presque toujours pour peindre l'horizon, l'heure du jour et les phénomènes les plus sensibles du monde physique, il est prolixe, à la façon de Nestor, pour donner une idée exacte du moindre ouvrage où se fait admirer l'industrie de l'homme; il est même porté, sans qu'on soupçonne jamais la sincérité de son admiration, à en exagérer l'artifice; et je ne songe ici, ni aux statues animées de Vulcain, ni à l'armure d'Achille qui s'adapte à ses membres comme des ailes, ni aux merveilles du palais d'Alcinoüs: je veux rester dans les limites de la réalité.

Homère parle peu de l'ensemble des constructions des villes, et ne loue guère, lorsqu'il s'y arrête, que les avantages de leur position militaire, leurs larges rues et leurs fortes murailles. Mais, sur les demeures, particulièrement sur les palais des rois, son langage est beaucoup plus explicite, et le poète choisit ses expressions de façon à nous laisser concevoir une sorte de magnificence. Les unes sont vagues et trahissent l'hyperbole: comme les chansons klephtiques, comme les complaintes de tous les pays,

l'*Iliade* et l'*Odyssée* parlent trop souvent d'or et d'argent; tout ce qui brille, tout ce qui est beau, c'est de l'or. On pense bien qu'il en faut rabattre quelque chose; ce qu'il faut prendre au propre, c'est l'effet que produisaient la richesse et l'éclat d'un palais, tel que celui de Ménélas, sur les contemporains d'Homère. Ces demeures étaient spacieuses, élevées, solides, construites avec un certain art. Le dessin en est compliqué, et prévoit presque toutes les nécessités de la vie; la cour, bien close, est entourée d'une galerie, et conduit au vestibule; l'étable est séparée de la demeure; l'appartement des femmes, distinct de celui des hommes; de solides traverses, qu'on retient avec des courroies et qu'on soulève avec ce qu'on appelle des clefs, renferment les vins précieux gardés pour le maître, les trésors et les armes. Les corps d'habitation se développent les uns derrière les autres, et il y a même, au-dessus de la vaste salle, où la table hospitalière attend toujours les convives et les étrangers, un étage supérieur auquel on monte par une échelle ou un escalier.

La façon dont la demeure est ornée et meublée marque un art plus raffiné; c'est peu des portes *bien faites*, des hautes colonnes, des métaux brillants qui cachent la pierre ou le bois des parois : que de chefs-d'œuvre le tourneur, le potier, le forgeron imaginent et créent pour que le palais des rois, fils de Jupiter, ressemblent à ces palais divins décorés par Vulcain lui-même ! Les lits, les tables, les siéges et les rouets des reines méritent que le poète s'arrête à les décrire, et quelquefois immortalise l'ouvrier célèbre

qui les a tournés. La ciselure orne de fleurs, comme un manteau ou un voile, le char, le trépied et jusqu'à la chaudière, tout en argent. L'ivoire se marie à l'argent, à l'or. Les coupes prennent des formes variées, et se couvrent de scènes animées qui font déjà songer à l'art de ce Mentor, tant célébré par les poètes du siècle d'Auguste; Nestor en a une qui n'est pas indigne du bouclier d'Achille. Et vraiment on pourrait être fier encore des parures et des armes qui rehaussent, dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, la beauté des femmes et la dignité des rois.

Malheureusement toutes ces merveilles étaient bien fragiles : le bois a péri, le métal a été refondu par les ouvriers de l'âge postérieur; à tant de siècles d'intervalle, la pierre et le marbre seuls gardent quelquefois la forme et la place que la main de l'homme leur avait données. Or, on ne doit pas penser que les demeures des rois fussent construites de manière à durer long-temps; elles sont solides contre un orage et contre un coup de main, mais non contre l'effort des siècles. Le mur qui ferme les abords est de pierre, comme celui des forteresses; rien ne dit que le reste des constructions, même dans le palais d'Ulysse, offrît autre chose que du bois et du métal. Tous ces édifices avaient disparu de bonne heure; déjà les voyageurs anciens n'en cherchent plus même les vestiges, et la Grèce, sur ce point, ne saurait rien ajouter à la glose des scoliastes; à moins qu'on n'aille, avec la spirituelle hypothèse de Thiersch, chercher dans un des derniers chefs-d'œuvre du siècle de Périclès, les divisions de la maison *bien bâtie* d'Erech-

thée. A la vérité, même dans ces termes, au lieu d'une ruine homérique, ce n'est qu'un commentaire éloigné d'Homère, qu'on peut demander à l'Erechtheum d'Athènes.

Les monuments qui appartiennent en propre à l'époque d'Homère, ou de ses héros, sont excessivement rares. Aucun temple n'atteste, d'une façon certaine, une aussi vénérable origine. On peut admettre que l'architecture et la sculpture religieuses n'étaient pas nées encore ; Dédale, à qui la légende en attribuait les premiers ouvrages, n'est célébré dans l'*Iliade* que pour avoir fait la danse crétoise : que peut-on conclure de termes aussi vagues? Homère, du reste, a cité bien des sanctuaires et des autels ; il n'a pas décrit un temple. Il a nommé bien des divinités auxquelles on adresse des prières et des sacrifices ; on ne peut pas dire s'il a vu, de ses yeux, une seule statue. Il imagine aisément une forme animée ; l'esprit le plus simple conçoit, sans effort, la reproduction littérale de la vie, telle que la sculpture sait la mettre sous les yeux ; et, dès que la mythologie transporte à des êtres invisibles la forme et les mouvements du corps humain, la poésie les peut prêter à l'argile, au bois et au marbre, matière inerte que l'art anime : ainsi, Vulcain sculpte comme il forge. Mais, dans la sphère humaine et réelle, quoique le poète parle des genoux de la Pallas Iliaque, à peine peut-on dire si ce simulacre était autre chose qu'un de ces blocs informes et vêtus, comme Pausanias en rencontre encore ; ou si déjà la partie supérieure a pris la forme d'une tête, si les yeux se sont ouverts,

si les traits et l'expression du visage font distinguer le sexe, et si une ligne a séparé les deux jambes de la statue assise et immobile.

C'est un problême que la Grèce ne résout pas. Nous avons vu, à fleur de terre, transporté dans un autre édifice, sacré aussi, le *seuil de pierre* de Delphes, qui était à la fois un temple et un trésor, comme les constructions souterraines de Mycènes furent, on peut le croire, un trésor et un tombeau; car il est naturel qu'on ait placé, tour à tour, les objets les plus exposés à la convoitise, sous la sauve-garde de ce que les peuples avaient de plus sacré, les cendres de leurs chefs et les images de leurs dieux. On peut regretter qu'Homère n'ait point parlé formellement des Trésors de Minyas et d'Agamemnon ; du moins, on retrouve ces monuments dignes d'admiration dans les villes qu'il a désignées clairement comme les deux plus riches de la Grèce : Mycènes, *où l'or abonde*, et Orchomènes, qui le dispute à la capitale de l'opulente Egypte. Il est hors de doute qu'ils existaient de son temps; s'il les avait décrits, nous aurions un témoignage de plus de l'exactitude de ses peintures; malgré son silence, il montre encore avec quel soin il étudia la Grèce, et assigne à chaque ville les épithètes qui la distinguent le plus nettement des autres. Rien ne pourrait nous donner une idée plus haute du développement de la civilisation à l'époque où vécut Homère; un peuple est sorti de l'enfance lorsqu'il sait donner à ses œuvres ce double caractère de force et d'élégance, et l'art attique, pour tailler les pierres d'un mur, aligner les assises et arrondir une voûte, n'eut presque pas à faire mieux.

Lorsque l'architecture en est ainsi venue à poursuivre autre chose que la satisfaction des plus impérieuses nécessités, qu'elle atteint à la solidité sans effort et à la beauté des proportions sans gaucherie, le temps approche où la sculpture lui viendra en aide pour rompre la monotonie des lignes et atténuer, par la variété des reliefs, la nudité des surfaces. De même que l'architecture, dans les voûtes coniques des tombeaux et les colonnades des temples doriques, qui suivirent d'assez près l'âge d'Homère, reproduit simplement les formes les plus élémentaires, celle du tertre, que les guerriers amoncellent sur les cendres d'un compagnon d'armes, et celle de l'abri grossier que les bergers construisent avec les arbres de la montagne, la sculpture commencera aussi par l'imitation maladroite, mais littérale, de la nature. Avant de donner à l'argile les formes et la vie humaines, comme la tradition veut que l'ait fait Dibutade de Sicyone, elle s'essaie avec les formes et les mouvements plus simples des animaux. A défaut des chiens qu'un dieu avait donnés à Alcinoüs, on voit les deux lions qui, dressés face à face et appuyés sur la même colonnette, gardent le seuil de Mycènes. On n'est pas surpris de voir la ville héroïque défendue par l'animal vigoureux et fier auquel Homère compare si souvent les combattants. Il ne faut rien chercher dans ces tâtonnements d'un art encore nouveau, qui approche de la perfection que nous avons observée dans les peintures du poète. Mais déjà, quelle que soit la raideur des formes, et si mauvaises qu'on suppose les têtes que le temps n'a pas respectées, il y a dans ce re-

lief si simple quelque chose de nerveux, l'instinct du mouvement et de la vérité. Pour être plus grossière que la poésie d'Homère, la sculpture grecque, à son berceau, n'en procède pas moins du même principe.

Ce qui reste du temps de l'*Iliade* et de son poète, ce sont des murailles; partout on sent encore combien la vie était peu sûre, et quelles craintes inspiraient aux peuples la cupidité ou les représailles de leurs voisins. Les demeures étaient fragiles, mais protégées par des citadelles indestructibles. Plus on remonte vers l'origine de la société, plus les ruines étonnent. Ces hommes, dont l'industrie était si imparfaite, trouvent, lorsqu'il s'agit d'entourer leur ville, le moyen de soulever des quartiers de roc que des mulets ne traîneraient pas; sans les tailler, on les entasse; ils se soutiennent par leur masse même; des pierres moindres remplissent les interstices; et le javelot ne peut atteindre au sommet du mur, ni le bélier en ébranler la base.

C'est à des étrangers que les Grecs attribuent leurs plus anciennes murailles, comme la plupart des beaux vases ou des belles étoffes dont Homère nous a parlé. Ces étrangers, l'admiration des peuples en a fait des demi-dieux. On croit presque à cette intervention des Cyclopes en parcourant les murailles gigantesques qui entourent la colline de Prœtus à Tirynthe. Une galerie souterraine, près de la porte, sert de retraite et d'avant-poste. Deux pierres inclinées, qui s'appuient l'une sur l'autre à leur sommet, laissent çà et là une issue sur la plaine, et ces portes, simplement angulaires, conviennent à cette expression d'Homère :

« Des portes solides, pareilles aux ailes déployées de l'aigle. »

Bientôt, l'homme, instruit à l'école des Cyclopes, construit à leur exemple, et mieux qu'eux : les pierres sont moins grosses, mais plus égales ; on sait les choisir, les tailler, les agencer comme les pièces d'une mosaïque ; ces appareils polygonaux serpentent avec plus de liberté autour des rochers de l'Acropole ; des tours défendent les angles, couvrent les portes, et permettent de surveiller les mouvements de l'ennemi. Les linteaux de la porte fléchissaient sous le poids : on écarte, au point où ils se rencontraient, et on redresse sur leur base les deux côtés de l'angle ; une architrave transversale s'appuie sur les montants devenus parallèles, et soutient, sans céder, avec le mur supérieur, le sommet de l'angle, que la tradition conserve, qui sert à dissimuler les formes trop lourdes d'une porte basse, et que l'architecture réserve à l'écusson sculpté.

Telles subsistent en maint endroit de la Grèce les villes *bien bâties* d'Homère. Troie et ses ruines même ont péri ; mais Mycènes est debout comme Tirynthe, et il est intéressant de retrouver aussi, là où Homère invitait à les chercher, les ruines militaires les plus considérables de l'époque primitive. Si d'ailleurs l'imagination se plaisait à réunir toutes les murailles célèbres ou obscures qui datent de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, sous l'impression d'un tel spectacle, on aimerait à entendre le vieux Nestor parler de ces hommes que les hommes d'à-présent n'égalent pas ; on se figurerait les héros soulevant ces roches énormes, far-

deau digne des Cyclopes ; et surtout, en voyant qu'à côté de tant de pierres entassées par la peur, c'est à peine s'il est resté, de la même époque, quelques tombeaux, un bas-relief, pas un palais et pas un temple, les censeurs les plus moroses n'accuseraient point Homère de sommeiller, lorsqu'il raconte, sans se lasser jamais, tant de combats. C'était hélas! toute la vie, et l'*Iliade* est bien le poème d'une génération dont il ne nous est, avec elle, absolument rien resté que des forteresses. Mais à ces forteresses, comme à ce poème, les âges suivants n'ont rien qui ressemble ; on les mesure avec surprise ; on se croirait transporté dans le monde des fables ; et il semble que, depuis ce temps, nous qui profitons des labeurs et des progrès de trente siècles, nous soyons, en effet, comme le dit Nestor, moins grands que les Cyclopes qui ont bâti ces murs, que les géants qui ont livré ces éternelles batailles, et que le demi-dieu qui a confié à la mémoire des rhapsodes ces récits guerriers auxquels on n'en a jamais osé comparer d'autres.

V.

DES MOEURS HOMÉRIQUES, EN GRÈCE, A L'ÉPOQUE DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE.

Au-delà, c'est en vain que l'on compterait sur le témoignage des ruines : les monuments ont disparu, pierre par pierre. Mais le peuple survit à leurs débris ; et, en Grèce, le peuple n'a guère plus changé que la nature.

Il a vieilli comme elle vieillissait. S'il manque aux plaines arides, aux montagnes dépouillées, les belles eaux qui les ont fécondées, les vertes forêts qui leur ont servi de parure à la jeunesse du monde, le peuple a perdu, plus complètement encore, cette énergie que donnent à des sociétés nouvelles l'immensité de leurs espérances et le pressentiment divin de la grandeur qui les attend.

Mais, de même que ces altérations des formes du paysage s'effacent dans l'éloignement de l'horizon, et que ces beaux lieux célébrés par les anciens poètes n'ont pas cessé d'offrir les mêmes lignes sous la même lumière ; ainsi, courbée sous les outrages d'une servitude séculaire, réduite à reconquérir son humble place au soleil, elle qui fut le flambeau du monde, cette nation renaît telle que ses historiens et ses artistes nous l'ont fait connaître. Les fils ont encore les

traits de leurs pères, et quelque chose de leur génie.

Il a fallu, pour ce miracle, deux choses : l'influence du climat de l'Orient et le caractère particulier de la race grecque.

Le climat de l'Orient paraît avoir, à la différence du nôtre, cette vertu : qu'il exerce sur l'homme une influence plus directe et plus sensible. La vie tout entière, même celle de l'âme, en semble dépendre. Des besoins bornés, des conditions d'existence uniformes, la rendent plus simple et plus régulière. L'activité volontaire s'y développe dans un cercle plus étroit : aussi s'arrête-t-elle plus vite et plus loin du terme, dans la carrière du progrès. Les mœurs doivent, par conséquent, varier moins selon les races et selon les âges ; et c'est pourquoi on peut retrouver bien des traits des mœurs homériques chez les Turcs comme chez les Grecs, chez les Grecs d'aujourd'hui comme chez les Grecs d'autrefois.

Parmi toutes les races qui sont nées ou qui se sont développées sous le ciel oriental, la race grecque s'est précisément distinguée par la mobilité de son génie et la conscience qu'elle avait de sa liberté ; elle atteignit plus vite au premier rang ; elle sut aller plus loin pour avoir pris une autre route ; mais, lorsqu'elle eut à son tour fourni sa carrière, elle fut, comme les autres, impuissante à se renouveler. Tandis qu'un sang nouveau régénérait les nations de l'Occident, la Grèce continua seule à parler sa langue, et, seule, demeura ce qu'elle avait été. Ce fut là sa misère et sa gloire. Autour d'elle, on périssait pour renaître. La Grèce survécut aux autres et à elle-même.

Il fut donné à elle seule de subir et d'accepter, sans s'abdiquer elle-même, tous les jougs : celui du glaive et celui de la foi. Punie de ses désordres par la servitude, consolée de la servitude par l'Evangile, elle avait oublié ses dieux, perdu ses lois. Mais c'est vainement qu'elle devint romaine, franque, turque, et que, dans l'intervalle, elle s'était faite chrétienne; subjuguée et convertie, comme au temps de son idolâtrie et de son indépendance, la Grèce fut encore la Grèce. On dirait qu'elle réalisait la belle fable de son Prométhée ; tandis que les hommes oubliaient leur bienfaiteur sur son rocher, et que le vautour dévorait ses entrailles, patiemment il attendait le Dieu libérateur. Des siècles se sont passés; mais, lorsqu'enfin le Dieu est venu, Prométhée respirait encore et n'avait point courbé la tête.

Autrefois la race grecque se vantait d'être née sur le sol qu'elle habitait, et que personne n'avait habité avant elle. On est tenté d'applaudir à ses prétentions en l'y retrouvant encore, impérissable dans son éternelle patrie.

Cette perpétuité est si peu vraisemblable qu'on l'a niée; on a compté avec soin les maîtres et les voisins qui s'étaient mêlés aux habitants primitifs, et la statistique n'a pas reculé devant ce paradoxe que c'est à peine s'il y a des Grecs en Grèce. Cela est presque vrai si l'on cherche à y retrouver, dans toute leur pureté, le sang et le type du peuple ; et, sans doute, il y a peu de Grecs qui n'aient eu quelque Barbare au nombre de leurs ancêtres. Ils sont Grecs néanmoins, car ces Barbares l'étaient devenus. Le ciel du pays, le sang du

peuple s'emparèrent successivement des usurpateurs de la Grèce, comme le génie de ses poètes et de ses artistes avait conquis jadis les neveux du rude Mummius. Ce fut pour tous comme une nécessité fatale. Les colons romains, les bergers bulgares ou valaques, les soldats albanais sont restés, parce qu'ils s'étaient laissé absorber par la population indigène. Les Turcs, comme les Franks, pour avoir vécu en maîtres dans l'isolement, sans aller d'eux-mêmes à un peuple qu'on ne peut pas faire venir à soi, durent quitter un jour le sol de Sparte et d'Athènes. Ils règnent encore par le fer sur une partie de la Grèce; je suis persuadé que le fer les en chassera. La Grèce, comme autrefois, reçoit, adopte des hôtes; mais il faut qu'on accepte d'elle ce droit de cité : ceux qu'elle n'absorbe pas, sa faiblesse peut les subir momentanément, mais sa haine implacable les menace toujours.

Ainsi l'étranger devient Grec, ὁ βάρβαρος ἑλληνίζει, et le Grec, comme le Juif, ne sait pas devenir autre chose. Contraste étrange : aucun peuple n'a, dans tous les temps, compté plus d'exilés volontaires, ni plus de traîtres; le Grec peut quitter sa patrie, il a pu la vendre, il sait la sacrifier à l'ambition des aventures, à l'or d'un ennemi ou d'un maître; mais, sous tous les déguisements de ce Protée insaisissable et cette incomparable versatilité, il y a quelque chose que rien n'efface, qui survit à l'exil, à la trahison, à l'apostasie; laissons l'air du visage et des paroles : au fond du cœur, en tous lieux, en tous temps, le Grec est Grec.

Ce que je dis n'est point nouveau et n'a point besoin d'être démontré; il y a chez chaque peuple un té-

moin irrécusable qui révèle ce qu'il est depuis les premiers jours de son histoire : c'est la langue. Si deux peuples se rapprochent, leurs langues se mêlent ; s'ils s'unissent et se confondent, de ce mélange de deux idiômes il naît une langue nouvelle, dont l'unité atteste l'unité du nouveau peuple, aussi bien que la diversité des éléments qui le composent lui rappelle la diversité de ses origines. Les langues étrangères ont laissé quelques mots dans la langue grecque, mais ils ne l'ont pas altérée; elle ne s'est pas laissé absorber plus que le peuple. Est-ce un bonheur ? On en peut douter, quoique le Grec vulgaire ait ses admirateurs sincères. La langue latine est morte, pour l'usage ; mais, en mourant, elle a donné naissance à d'autres langues qui ont eu déjà le temps de devenir illustres comme elle. La langue d'Homère et de Platon a dégénéré ; je n'ai qu'une chose à constater ici, c'est qu'elle vit encore.

Elle vit, et, sous certains rapports, il semble qu'elle ne se soit point corrompue. Le vocabulaire a fait beaucoup d'emprunts, beaucoup de pertes ; souvent, les mots qu'il a conservés ont changé de forme; mais, là même où l'on est réduit à chercher les consonnes et les voyelles du mot ancien, on retrouve toujours l'accent à sa place. Tant la race grecque avait, pour les sons comme pour les mouvements, le sentiment profond du rhythme ! Jusqu'aujourd'hui, ses danses manquent de grâce, ses chants de mélodie, mais jamais de mesure. Et ceux même qui ne comprennent plus les mots et la syntaxe d'Homère, sentent encore et font sentir l'harmonie de ses vers. Nous le comprenions davantage, mais nous le lisions sans l'entendre. Une prononciation

tout-à-fait arbitraire effaçait les nombres ou les dénaturait. La prononciation des Grecs les restitue ; elle nous enlève ainsi quelques illusions traditionnelles ; là, où les flots grondaient à nos oreilles, elle nous apprend qu'ils murmurent et caressent le rivage. Mais pardonnons-lui cette déconvenue, car elle conserve au dialecte ionien sa douceur que nous admirions sur parole ; elle rend à l'aède sa lyre, qu'Erasme avait brisée, et à la versification monotone, ce mélange sonore de syllabes accentuées, brèves et longues, qui fait de la poésie homérique une musique, tout aussi bien que la vérité des images en faisait tout à l'heure une peinture.

Il est aisé de comprendre qu'habitués à ne retrouver dans d'autres pays, également historiques, ni les peuples anciens, ni leurs usages, ni leur langue, les voyageurs éprouvent quelque surprise et quelque charme à retrouver en Grèce des Grecs qui parlent grec. Ce qui les frappe alors, plus que les différences, c'est l'analogie ; ravis de saisir cette tradition vivante de l'antiquité classique, ils la poursuivent jusque dans les moindres détails. Les lecteurs qui n'ont pas vu les lieux sourient de cette complaisance à retrouver toujours ce qu'on cherchait, et mettent ces rapprochements sur le compte de l'imagination ou de la crédulité de ceux qui les ont faits. Les ressemblances qu'on leur signale sont trop frappantes pour qu'ils les croient exactes. Et elles le sont. Ailleurs, la réalité fait un contraste avec les fictions des poètes : en Grèce, les poètes ont été des peintres si fidèles qu'on retrouve les lieux tels qu'ils les ont chantés, et que les yeux admirent dans la

nature ce que l'imagination admirait dans leurs vers ; ailleurs, le passé a plusieurs fois disparu sans laisser de traces : en Grèce, le passé revit en toutes choses. Sur ce point, les témoignages deviendront si nombreux qu'ils feront foi. Je ne craindrai point d'ajouter le mien aux autres ; je le dois et je le puis plus que personne. Guys et M. Ampère eussent dû faire cette remarque, que tout le monde fait en les lisant : c'est que, de tous les âges de la Grèce ancienne, il en est un que la Grèce nouvelle rappelle bien plus souvent que tous les autres, et par des traits plus fidèles, c'est l'âge homérique.

Sans doute, au temps de l'oppression, les traditions de servilité du Bas-Empire rappelaient les sarcasmes dont les Romains accablaient ces hommes dégénérés, *Græculi*, qui avaient tant de ressources dans l'esprit et si peu de dignité dans le caractère. Après les luttes héroïques de l'indépendance, dès les premières assemblées nationales, comme dans les conseils que la Constitution de 1843 appelle à remplacer les sénats antiques, on a vu reparaître quelques-unes de ces misères de la vie politique que Thucydide, Aristophane et Démosthène nous ont fait si bien connaître. Plutarque eût trouvé en revanche, parmi les grands citoyens qui sacrifièrent à la patrie leur vie ou leur fortune, quelques portraits dignes de ceux qu'il nous a laissés ; et Miaoulis mérite une place auprès de Thémistocle et d'Aristide, comme Androutzos a pu, sans trop d'injustice, être comparé à Léonidas. Mais ces rapprochements sont rares et doivent l'être : sans une armée et sans un champ de bataille, comment se développerait le génie d'un capitaine ? La destruction de la cité ne laisse plus de

place aux difficiles vertus du citoyen ; l'art ne peut fleurir au milieu de l'ignorance et de la misère ; et la servitude avait réduit la Grèce à une condition qui ne saurait, à aucun titre, rappeler les splendeurs de l'âge de Périclès. Dans les montagnes où les tribus les moins dégénérées ont trouvé contre elle un dernier refuge, la nécessité les a ramenées à toute la simplicité de la vie primitive. Les devoirs de la famille, la chasse ou la pêche, de pauvres cultures, un peu de commerce près des rivages et dans les îles, remplissent les jours de paix. Si la tribu prend les armes, c'est pour mettre à rançon le voisinage ou pour se venger des affronts d'un maître, mais par des luttes isolées, des embuscades, de petits combats; et, si parfois il s'y manifeste une audace de héros, pour retrouver un héroïsme de cette nature, il faut remonter au-delà des récits des historiens, jusqu'aux chants de l'épopée primitive.

Cette analogie a été rendue sensible surtout par un livre dont il ne faut pas méconnaître l'intérêt, quoiqu'on l'ait exagéré : c'est le recueil de *Chants populaires*, commencé par Fauriel, et continué tout récemment par M. de Marcellus. On a commencé par comparer non-seulement les deux sociétés, mais les deux poésies. Certes, il ne faut hasarder un tel rapprochement qu'avec une extrême réserve, et, s'il nous amène à quelque conclusion, ce n'est pas à celle de l'école aventureuse qui voit sous le nom d'Homère, comme les véritables auteurs des poèmes qui portent ce nom, toute une famille d'aèdes, interprètes directs du peuple lui-même. Quand le peuple grec aurait eu dans ces âges héroïques une imagination féconde, exaltée jusqu'à

l'inspiration par le spectacle d'une nature comme lui dans toute la vigueur de sa jeunesse, et par le sentiment de sa grandeur naissante, il a pu rencontrer d'instinct de fiers accents, de grandes images, des traits sublimes; mais ce ne sont que des éclairs dans le crépuscule, ce n'est pas la lumière du jour; entre ces éléments épars, nul, fussent Solon, les grammairiens de Pisistrate ou Aristarque lui-même, ne peut rétablir un lien qui n'existe pas, et, de ces chants incohérents de la muse populaire à l'unité d'un poème, il reste un abîme, il reste Homère.

Quoi qu'il en soit, les chants de la Grèce moderne (je parle de ceux que le peuple a vraiment faits et sus par cœur, et non de ceux que le bel-esprit a mis sur son compte, et dont la rusticité affectée a trompé la sagacité des éditeurs) peuvent, dans une certaine mesure, indiquer à quelle source Homère a puisé, et ce que furent quelques-uns des aèdes obscurs qui chantèrent avant lui et pour lui. L'imagination semble garder les mêmes habitudes; elle cherche la vraisemblance du témoignage, plus que les agréments de la fiction. Le berger que Charon, après une lutte acharnée qui dure du matin au soir, va ravir à sa veuve et à ses petits enfants, elle ne nous attendrira pas sur sa jeunesse et sur sa beauté; mais elle l'a vu, et, comme Homère parlait des belles cnémides, des cuirasses d'airain, des longues aigrettes, elle s'arrêtera à ces détails visibles, souvent indifférents, qu'on a long-temps appelés les épithètes homériques; et, avec une négligence qu'on croirait affectée, elle nous dira qu'il avait, comme aurait pu l'avoir tout le monde,

son *fez* de côté et des cheveux nattés. Si elle s'oublie à sortir de la sécheresse pleine de réticences du simple récit, c'est aux procédés les plus naturels qu'elle recourt; elle exagère les nombres, la vigueur et la vitesse; elle prête des sentiments à la nature, une voix aux animaux familiers, à l'oiseau dans l'air qui épie le danger et pleure les victimes, au cheval, compagnon du klephte, qui parle à son maître, comme Xanthe au fils de Pélée; et à qui sa belle et bonne maîtresse donne à manger dans les plis de son tablier, donne à boire dans le creux de sa main, comme Andromaque se plaisait à nourrir les chevaux d'Hector.

Ce désir ardent de revoir la patrie qui tourmenta pendant dix ans le divin Ulysse, et, d'autre part, ce besoin de chercher au loin la fortune, ou de connaître des terres nouvelles; de rapporter, fût-ce au prix des amertumes de l'exil, la connaissance des pays et l'expérience des hommes: double sentiment commun presque à tous les Grecs, et qui explique pourquoi l'*Odyssée* fut aussi populaire que l'*Iliade*, inspire aux aèdes nouveaux quelques chansons dont la poésie n'est pas sans charme, malgré son excessive monotonie. Les myriologues rappellent les larmes versées sur les restes d'Hector. La *Reconnaissance*, que M. Ampère a reproduite, offre quelques traits effacés de celle d'Ulysse et de Pénélope. Laerte s'y retrouve aussi, cultivant la vigne de l'*Abandon*, la vigne des sombres douleurs, tandis qu'on donne à un autre celle que son fils aimait, qu'avec un autre on la bénit, qu'avec un autre on la couronne! Et l'on reconnaîtrait bien quelque chose de ce singulier mélange

de naïve pureté et de délicatesse ingénieuse, qui dicte les paroles de Nausicaé à Ulysse, dans ces mots touchants qu'adresse le pâtre à Charon, lorsque Charon vient, au nom de Dieu, pour enlever son âme: « Laisse-moi, Charon, laisse-moi, je t'en supplie, vivre encore. J'ai une femme toute jeune, et à une jeune femme le veuvage ne sied pas. Si elle marche vite, on dit qu'elle cherche un mari; si elle marche lentement, on dit qu'elle fait la fière!... »

Toutefois, il est aisé de reconnaître que les analogies sur lesquelles on essaie d'établir une comparaison entre les formes de la poésie klephtique et celles de l'épopée primitive, sont fugitives et superficielles; et c'est de très-loin que l'une ressemble à l'autre. Il faut pénétrer, sous les formes de la langue et du style, jusque dans les pensées et les sentiments qu'elles expriment, jusqu'aux faits qui sont le sujet de la narration, et chercher, entre les deux sociétés, des ressemblances qui soient plus réelles et plus profondes. Notre savant Fauriel s'est fait illusion lorsqu'il a voulu retrouver Homère lui-même dans les chants obscurs de la Grèce nouvelle; ce qu'il eût mieux fait peut-être d'y chercher, et ce que j'y retrouve assurément à chaque page, c'est l'image d'une société pareille à celle qu'Homère a chantée.

Il serait trop long et parfois puéril de poursuivre, dans les moindres détails, une comparaison rigoureuse entre les mœurs de la Grèce homérique et les mœurs de la Grèce contemporaine. Guys l'a fait le premier avec esprit, mais tant de minutie, que l'excès conduit vite à la satiété. D'ailleurs, on l'a si souvent

copié sans le dire ou imité sans le savoir, que, pour tous les traits qui touchent à la vie matérielle et extérieure, il suffit de rappeler sommairement les principaux.

Ceux qui cherchent dans les habitants actuels de la Grèce les modèles dont Phidias et Praxitèle se sont inspirés, se plaignent de perdre souvent leurs peines. J'ai rappelé quels mélanges s'étaient faits dans le sang; le génie de la population primitive, l'identité de la race et l'unité de la langue ont pu résister à cette épreuve; mais le type s'est nécessairement altéré, et il est probable, qu'à ce sujet, Winckelmann aurait perdu, à Athènes, une partie de ses illusions. Si les Grecs n'ont guère plus gardé qu'ils ne la comprennent la beauté telle que l'aima Phidias, la beauté qu'ils ont gardée et qu'ils admirent, n'est-ce pas précisément celle qu'admiraient, en eux-mêmes et autour d'eux, les héros de l'*Iliade* et de *l'Odyssée*?

Les vers d'Homère ne laissent sur ce point aucune obscurité. Les Grecs adorent déjà la beauté; la laideur et la faiblesse sont méprisées; il y a plus, elles sont ridicules. En revanche, si, pour Hélène, on combat dix ans, ce n'est pas seulement parce qu'elle est l'épouse enlevée; si les vieillards l'admirent, si Hector la protège, et si Ménélas lui a pardonné, c'est parce qu'elle est la plus belle des femmes.

Mais si les Grecs ont le sentiment confus et le culte instinctif de la beauté, ils doivent se méprendre encore sur ses véritables caractères. On n'est pas beau sans être grand : Achille est le plus grand des Grecs; Ajax est le seul dont il pût mettre la cuirasse, et Ajax dépasse

tous les Grecs de la tête et des épaules; Priam est grand; Minerve et Mars sont grands et beaux : l'union de ces deux mots est presque un pléonasme; on lit dans les regards de Ménélas la douceur de son âme, toujours ouverte à la pitié; mais il est plus petit et moins beau qu'Agamemnon. A défaut de la taille, il faut au moins les autres signes de la santé, de la vigueur, et voilà déjà le type de l'Hercule antique, ce type que Phidias n'eût pas sculpté : de larges épaules, un cou épais, de fortes mains. C'est ainsi qu'on plaît, parmi les danseurs comme parmi les combattants. Minerve veut qu'Ulysse soit beau d'une beauté surhumaine; le héros a les cheveux blonds et les yeux pleins de feu : la déesse verse sur sa tête et sur ses épaules une grâce divine, mais elle le rend plus grand, plus gros, plus fort; alors il paraît, et Nausicaé désire un pareil époux, et le peuple d'Ithaque révère son roi semblable aux Immortels. Les femmes auront aussi le charme du regard, la douceur du sourire; mais la belle Pénélope a la main virile, et c'est surtout aux cheveux, aux joues, à la ceinture, à la blancheur des bras, à la taille, qu'on distingue les plus belles des femmes et des déesses.

Cette beauté-là, elle est vulgaire : les Grecs ont encore ces pieds rapides, ces membres souples, ces formes et ces attitudes qui annoncent la vigueur, même lorsqu'elles manquent de grâce; cette vivacité du regard qui révèle au moins, sur les visages les plus ordinaires, toutes les ressources de l'intelligence.

Le ciel a peu changé et l'industrie a fait peu de progrès; avec le même goût, les mêmes besoins et les mêmes ressources, les Grecs ont conservé en partie

l'antique façon de se vêtir et de se parer. Dans la montagne, le Klephte portait la cnémide qui soutient la jambe, la ceinture qui soutient les reins, et le manteau de peau de bête, le beau manteau d'une seule pièce qu'on agrafe et qui protège le sommeil contre le froid des nuits d'automne. Les femmes ont gardé aussi la ceinture, les longs voiles brodés de leurs mains, les pierres et l'or, et jusqu'à ces fausses couleurs sous lesquelles la fidèle Pénélope consentait parfois à déguiser sa pâleur. L'homme tient à l'éclat des vêtements, comme les frères de Nausicaé ; mais son principal ornement, ce sont encore les armes. Toujours prêt à attaquer ou à se défendre, soigneux que la ruse d'un ennemi ou la tentation d'un coup hardi ne le prenne pas au dépourvu, il ne sait point s'en séparer. Quand ce n'est plus pour sa sauvegarde, c'est pour marquer son rang et rendre témoignage de ses exploits passés, qu'il porte le couteau que portait Agamemnon, son long glaive, l'épée aux clous d'argent du beau Pâris, ou celle dont Achille serre en frémissant la poignée, au milieu d'une assemblée pacifique.

Tel est le premier aspect ; voici davantage. L'hospitalité est demeurée la vertu de l'Orient : c'est encore un souvenir d'Homère, chez qui elle est tant célébrée et se montre à la fois si solennelle et si discrète. L'hospitalité ouvre la porte de la demeure, et, après le costume, laisse entrevoir les mœurs. A quoi bon décrire encore et les maisons et les repas ; peindre, d'après les chansons klephtiques et la vie de chaque jour, cette tente d'Achille où le héros coupe lui-même à ses hôtes les viandes qu'il a rôties et salées? Des renseignements

minutieux, complets, auraient une certaine valeur pour les archéologues, en éclaircissant peut-être quelques points sur lesquels les explications vagues des lexiques et la rareté des débris laissent des doutes; ils mériteraient une petite place dans les notes d'une traduction d'Homère, et fourniraient à la traduction elle-même quelques termes dont la justesse lui a échappé. Pour moi, je ne m'égarerai point à relever ici, une à une, toutes ces petites particularités qu'on observe dans la forme des constructions rustiques, ou les meubles qui ornent la demeure des riches et les ustensiles très-grossiers dont se sert encore tout le monde. Le spectacle de cette vie intérieure nous apprend néanmoins, d'une façon toute simple, à comprendre et à traduire, le plus facilement du monde, maint passage qui effarouchait la délicatesse de notre goût. Dans des pays où les soins donnés à la vie matérielle sont relégués dans l'ombre et où le luxe a multiplié les merveilles dans les plus petites choses, la plume refuse même d'écrire le nom des objets usuels; et le mot qui est naturel dans Homère, familier au moyen-âge, devient trivial pour les puristes, à dater du XVII[e]. siècle, et nous effraie nous-mêmes, quoi que nous puissions faire (nous qui sommes revenus de tant de préjugés), comme il effrayait les précieuses, contemporaines de M[me]. Dacier.

Mais, dans les montagnes de la Grèce, à mesure qu'on s'éloigne de la capitale, où l'on a pris les mœurs de tout le monde, et des rivages, où le commerce apporte encore quelques-uns des moindres produits de l'industrie européenne, on est pauvre comme aux

temps homériques, et si dénué des commodités les plus ordinaires de la vie, que le voyageur s'y habitue à se figurer les rois eux-mêmes tournant l'olivier pour s'en faire un lit, et à entendre les poètes énumérer, avec une complaisance si naïve et si éloignée de notre temps, les ouvrages les plus vulgaires sortis des mains d'un charpentier ou d'un forgeron. Alors on ne cherche plus à ennoblir Homère ou à l'abréger. Chaque mot a son sens, sa valeur, comme souvenir d'une époque et comme expression d'un sentiment facile à comprendre; dès-lors, tout aussi bien qu'on parle du bouclier d'Achille et du voile où Hélène brodait les combats livrés pour elle, on ose parler sans périphrases des maisons *bien solides* et *bien couvertes*, des siéges polis et tournés avec art, des belles corbeilles et des belles coupes posées sur la table hospitalière, des *beaux lits* et des *belles baignoires;* et, dût-on rencontrer sur son chemin le grand fumier qui doit fertiliser le royal domaine, on ne craint plus de montrer tout simplement les fils de Priam prenant dans l'étable *bien polie*, au bois planté dans la muraille, le joug de buis arrondi, les rênes *qui s'y adaptent bien*, la courroie de neuf coudées qui attache le joug au timon; puis amenant enfin à leur père irrité la *belle voiture neuve aux bonnes roues*, sur laquelle Mercure tout à l'heure va sauter d'un bond, en saisissant de ses mains divines les rênes et le fouet. Voilà bien des mots qui dépareraient une belle infidèle, à la façon des traductions de Perrot d'Ablancourt; et cependant, c'est sur le seuil de la tente d'Achille, au moment de s'attendrir sur les pathétiques douleurs de l'ami de Patrocle et du père

d'Hector, qu'Homère entre naïvement dans ces détails.

Ils reproduisent la vie réelle, et c'est assez pour qu'ils tiennent leur place dans ses récits; mais ils le touchent aussi, parce que chacun de ces mots, chacun de ces objets, si vulgaires pour nous, rappelle une des conquêtes récentes de l'industrie humaine sur la matière; et, pour ceux qui voient la Grèce, revenue à cette misère des premiers âges, il est certain que de semblables digressions n'étaient indifférentes ni à la curiosité, ni à l'orgueil des contemporains d'Homère : cette écurie bien polie et cette belle voiture aux bonnes roues, on ne les retrouverait ni à Ilion, ni à Pylos, ni à Sparte.

Durant la servitude, les arts utiles n'avaient pas fait plus de progrès que le luxe. C'était en toutes choses le même dénûment. Si les chars ont presque disparu comme les routes taillées pour eux dans les rochers, et si le chariot même, destiné à descendre le bois ou la pierre de la montagne, est devenu une rareté, le laboureur cultive la terre à la sueur de son front avec la même maladresse et des instruments aussi imparfaits; la vigne manque des échalas si bien alignés sur le bouclier d'Achille; à peine le métayer sait-il, comme dans la demeure d'Ulysse, garder le fumier des bœufs et des mulets, pour rendre à la terre fatiguée sa fécondité. La charrue est celle d'Hésiode et des *Géorgiques;* c'est une richesse que le fer brut, promis en récompense aux héros de l'*Iliade* dans les jeux célébrés pour les funérailles de Patrocle; et, quand les chants populaires parlent si souvent d'or et d'argent, on peut s'étonner qu'ils ne parlent pas aussi avec une sorte de vénération du *fer travaillé.*

La navigation n'a pu reculer ainsi : le Grec est plus marin et plus soldat que laboureur ; or, le laboureur enchaîné au sol natal et nourri par lui, si peu qu'il fasse, car la terre est généreuse, perd le double enseignement de la nécessité et de l'exemple ; le marin connaît le danger et connaît le monde. Aussi est-il impossible ici de poursuivre cette comparaison littérale. Il y a loin des trente-six gros navires, armés par le pauvre rocher d'Ithaque, aux douze barques qu'Ulysse conduisait au siége de Troie : encore Céphallonie avait-elle, sur le nombre, fourni les siennes. Mais, à côté de ces vaisseaux plus parfaits, ceux d'Ulysse n'ont pas cessé de sillonner en tous sens les eaux de l'Archipel. Comme Ulysse, le charpentier a taillé à la hache, sans art, mais d'une main sûre et que guide un œil expérimenté, les parois, rouges ou noires, et le mât qui peut s'abaisser au port. A défaut de port, ces petits navires touchent à tous les rivages hospitaliers ; on les traîne quelquefois d'une mer à l'autre, au Diolcos de Corinthe, à l'isthme de Leucade ; si la plage n'est pas abritée, on peut les tirer à terre, et, dans les gros temps de l'hiver, les attacher avec des câbles et les exhausser sur des poutres, pour que l'humidité n'en pourrisse pas la carène. Trop légers pour résister à la tempête, ils évitent la pleine mer, rasent les côtes, et ne redoutent pas moins que les pilotes de Ménélas ou de Nestor, Capharée et Malée, promontoires si funestes aux premiers navigateurs. Et cependant, comme ils sont encore conduits par les mêmes matelots, la pauvreté, la curiosité, une sorte de confiance téméraire dans le vent et les étoiles décident les patrons à renou-

veler les longs voyages des *Argonautiques* et de l'*Odyssée*. Plusieurs fois, le vaisseau d'Ulysse a bravé les mers inconnues, et, mesurant aux astres la distance et la direction de la route, il s'est aventuré, bien au-delà de Charybde et des colonnes d'Hercule, jusqu'à ces terres nouvelles dont la géographie fabuleuse des aèdes n'avait point réservé la place dans le cercle étroit où le fleuve Océan resserrait un monde, déjà trop plein de mystères.

La vie intime elle-même ajouterait à ce commentaire les indications les plus précieuses. Oublions Euripide et Aristophane, qui ont poursuivi les femmes de tant d'outrages et de sarcasmes ; oublions Thucydide, qui les écarte avec tant de sévérité, même dans les jours de deuil ; oublions aussi Lycurgue, dont les lois inflexibles avaient forcé leur nature, pour ne nous souvenir ici encore que d'Homère, qui peignit les femmes, chacun le sait, dans ses poèmes, avec une délicatesse où Virgile et Racine, les plus délicats des poètes, n'ont pas toujours atteint.

Pénélope vit renfermée dans la partie la plus secrète de ses appartements, et personne ne sait la forme de sa couche. Nausicaé craint les propos des médisants; Ulysse ne la suit que de bien loin; elle ne lui parle que du seuil de la porte; et les songes même n'entrent que par la serrure et sous la forme de jeunes filles, dans la chambre virginale. Andromaque ne sort que pour aller chez ses belles-sœurs au beau voile, et au temple avec les nobles Troyennes; ou, si elle veut suivre des yeux le combat dans la plaine, c'est accompagnée d'une nourrice et sous la sauvegarde de son fils, cet enfant qui règnera sur Troie, qu'elle monte sur une tour isolée.

Les femmes s'effacent d'elles-mêmes dans l'ombre ; elles se cachent et se voilent aux regards indiscrets ; mais, lorsqu'elles paraissent, nul ne leur refuse la place qui convient à la mère, à l'épouse, à la jeune fille ; Hector protège Hélène, et les Grecs d'Argos plaindraient la veuve d'Hector, s'ils la voyaient puiser l'eau à la fontaine. Même dans l'ivresse des festins, les prétendants d'Ithaque n'ont jamais outragé l'épouse d'Ulysse.

C'est dans ce milieu de réserve et de liberté que vivent les Grecques chrétiennes. La femme n'appartient point à la vie extérieure ; elle s'y dérobe, mais d'elle-même ; si elle y doit paraître, elle n'y rencontre que le respect ; elle partage dans la famille l'autorité de l'époux et du père. Aussi nulle part n'est-elle plus digne qu'en Grèce et dans Homère. La dignité est dégradée dans la servitude du gynécée ; elle est compromise par la liberté sans frein du monde. Ce qui la fait et la garde, c'est cette pudeur, vertu homérique et vertu chrétienne, cette réserve dans l'usage d'une liberté qui ne semble guère avoir d'autres bornes.

Le christianisme, qui a chassé les mystères des siècles intermédiaires et toutes les orgies consacrées à des divinités impudiques, n'avait pas à changer les fêtes pures des âges primitifs. Ce sont encore ces rondes au rhythme accentué, monotone, qu'on voyait sur le bouclier ; les jeunes garçons et les jeunes vierges qui se suivent, *la main sur la main ;* les jeunes filles ont des tuniques *luisantes comme l'huile*, des couronnes ou des voiles légers sur leurs cheveux ; les jeunes gens, des couteaux suspendus à des ceintures d'argent ; au

milieu du chœur, ou à sa tête, un danseur agile fait admirer, sinon la grâce, du moins la hardiesse des pas qu'il forme au son des instruments, comme les danseurs de Crète, les fils de Priam et ceux d'Alcinoüs. Le jour des noces rustiques, les femmes, debout sur le seuil, regardent, avec des yeux curieux, les jeunes garçons danser au son des flûtes; et le cortége nuptial parcourt le bourg en faisant retentir les chants d'hyménée.

Mais, parmi ces fêtes, consacrées par la tradition, celle qui rappelle, de la façon la plus frappante, les usages de l'antiquité homérique, c'est la suprême et triste fête des funérailles. Elle est demeurée aussi solennelle. Il n'y a point de malheur égal à celui de demeurer privé de sépulture, et, de tous les devoirs de l'épouse, le plus sacré est de fermer les yeux du mourant. Laissez là le bûcher, la cendre recueillie dans des urnes, les jeux guerriers et les sanglantes offrandes; voici encore le cadavre placé sur un lit d'apparat; le visage et les pieds sont tournés vers la porte entr'ouverte; on l'a revêtu de ses plus beaux habits, orné de ses armes, couronné de fleurs et quelquefois de chevelures, dernière offrande de la tendresse en deuil; les hommes l'entourent, le regardent, lui disent adieu en déposant sur ses lèvres pâlies le baiser fraternel, et pleurent; mais leur douleur est silencieuse. C'est aux femmes qu'il convient de pleurer avec bruit, d'adresser à l'ombre satisfaite les dernières paroles; la mère ou l'épouse commence, et le chœur des gémissements répond à ce lugubre signal; puis, celles qui doivent sentir le plus vivement

la perte commune, prononcent des plaintes; elles disent tout ce qu'elles ont perdu, le courage et les vertus de celui qui n'est plus, l'abandon de ceux qui survivent; c'est ainsi que Briséis pleurait Patrocle, qu'Andromaque, Hécube, Hélène, tenant la tête d'Hector entre leurs mains, disaient sa gloire et leur infortune, tandis que les guerriers ne répondaient à leurs cris que par des larmes muettes. Une fois le seuil franchi, c'est à eux de suivre les dépouilles inanimées et de les ensevelir sous la terre.

Lorsqu'on pénètre au fond du cœur, et dans les secrets de la vie intime, à moins que la sincérité du sentiment n'ait disparu, étouffée par les aberrations passagères de l'esprit du jour, il ne faut pas être surpris de retrouver l'homme, toujours et partout, assez semblable à lui-même. Tout change sans doute, en nous comme autour de nous, avec les années; ce qui change le moins, c'est notre cœur. La jeunesse fuit, la maturité s'approche, la décrépitude viendra; nous n'avons et nous n'aurons jamais, à y regarder de près, que les passions de notre enfance. Ainsi, dans l'histoire des nations, les relations de la vie privée et domestique sont celles qui subissent les altérations les moins rapides, les moins profondes, parce que ce sont les instincts, les sentiments, parce que c'est la nature elle-même qui les a réglées.

Il n'en est pas ainsi des relations sociales; chaque siècle à son tour modifie, d'une manière plus ou moins sensible, les idées, les lois, la forme des institutions politiques, et les conventions par lesquelles l'usage achève de déterminer l'état des personnes. Ces

différences deviennent plus remarquables à mesure que la vie publique se développe et que les ressorts en deviennent plus compliqués ; mais, chez un peuple long-temps asservi, qui ressaisit à peine sa liberté, elle est d'une simplicité si grande que l'on se croirait volontiers ramené à la constitution primitive des sociétés naissantes. Telle était la Grèce, il y a trente ans. Sur beaucoup de points, dans les mœurs publiques, aussi bien que dans les conditions extérieures et matérielles de l'existence, et dans les usages de la vie privée, il n'était que trop facile d'y retrouver le souvenir d'Homère et les analogies que je poursuis.

Le caractère du génie grec, dans tous les temps, c'est le sentiment de l'individualité. Aucun homme n'oublie jamais ce qu'il vaut; si petit qu'il soit, il n'acceptera pas volontiers l'idée qu'on puisse restreindre sa place au soleil. Il se sent homme, libre, et né pour l'égalité.

De cet égoïsme réfléchi, qui fit la grandeur des Grecs, peuple d'hommes et d'hommes libres, à côté de tant de races volontairement courbées sous le sceptre de fer ou prosternées avec frayeur devant l'idole stupide, naissent deux défauts éternels : l'orgueil et la cupidité.

Le Grec est naïvement orgueilleux. Il veut qu'on l'estime ce qu'il s'estime, un peu plus que le barbare, et souffre impatiemment jusqu'à l'apparence d'une supériorité, quelle qu'elle soit, même celle qu'on doit accorder à la vertu, et surtout celle que donnent les bienfaits.

Le Grec est naïvement cupide. Il faut qu'il soit

non-seulement considéré, mais riche, comme les autres, puisque la richesse est la condition du bonheur, surtout du bonheur qu'on montre et qui ajoute encore quelque chose à la dignité personnelle.

Dans l'*Iliade*, cette superbe produit sans cesse la discorde : Achille ne veut pas de maître; Agamemnon ne veut pas d'égal. Chacun a ses révoltes d'amour-propre; et il est des heures où Thersite même prétend se grandir au niveau des plus éloquents et des plus braves. Ces colères de l'orgueil remplissent l'histoire des guerres de l'Indépendance; et il est impossible de rien trouver qui rappelle mieux l'armée d'Agamemnon que les relations du palikare avec l'armatole, et des capitaines entre eux. Ce sont les mêmes liens; le chef a le crédit que donnent un nom déjà illustre, le courage, la bonne mine et la richesse; mais ces prérogatives sont précaires; il faut qu'il discute son autorité, et se la fasse incessamment pardonner à force de concessions qui, du même coup, la confirment et l'amoindrissent; pour une parole, on l'outrage, et, pour une injustice, on l'abandonne; on se renferme dans sa tente, on retourne dans ses foyers. Entre les chefs, les droits du commandement sont plus mal réglés encore. Que de prétentions rivales ! Que de complots contre la patrie elle-même ! Quelle résistance obstinée à la discipline, seule condition de la liberté ! Mais les combattants l'oublient; il n'y a qu'une loi, qu'un juge, et chacun, vantant ses services, en appelle à son épée.

Cependant, sous tous ces désordres (et c'est l'accord de ces deux sentiments inconciliables qui fait la

principale originalité du peuple grec), s'il est un instinct profondément gravé dans tous les cœurs, c'est celui de la hiérarchie. « Il n'est pas bon d'avoir plusieurs chefs; il n'en faut qu'un seul, un roi, qui commande au nom de Dieu. » La constitution nouvelle le veut comme Homère. Chez cette nation, si jalouse de l'égalité, partout où il y a deux hommes, il y en a un qui commande et un qui obéit; non sans réplique: la pratique de l'obéissance est pénible, et souvent l'orgueil se révolte contre les lois qu'il avait acceptées. Mais Minerve lui dit de dévorer sa colère; et, devant l'autorité, la rébellion finit presque toujours par s'incliner.

Cette contradiction apparente ne cache au fond qu'une loi naturelle. Chacun veut demeurer quelque chose, si humble que soit sa condition; et chacun sait que l'inégalité des conditions est dans la nature. Par là, on échappe tout ensemble à l'anarchie et au despotisme. C'est l'égalité dans les mœurs qui corrige et rachète l'inégalité des conditions. Le roi règne, mais il consulte; il est sévère parfois dans sa justice; mais, lorsqu'il n'a pas à punir, c'est un père plein de mansuétude. Les degrés de la hiérarchie sont nettement marqués du roi aux *vieillards*, et des vieillards au peuple; mais c'est la hiérarchie de la famille.

L'égoïsme étant légitime, on comprend la cupidité, et on l'accepte. Il est naturel que chacun obéisse à ses intérêts comme à ses passions, et que chacun cherche à posséder, comme à être, le plus qu'il peut. Le désir d'acquérir autorise la ruse (qui est plus rusé qu'Ulysse?), le mensonge (Minerve mentira elle-même),

et jusqu'à la violence. De là, cette mauvaise foi et ces brigandages, dont on se plaint encore aujourd'hui. On s'en plaint, et quelquefois on les réprime : c'est en vain ; les plaintes sont stériles et les armes sont impuissantes. Le mépris seul ferait des coupables prompte et entière justice ; mais on n'a jamais songé à les mépriser. Au temps d'Homère, on demande ingénument, à l'étranger qu'on reçoit au nom de Jupiter, s'il est *un de ces hommes qui vont au loin dépouiller les autres hommes.* C'est presque une honte d'être marchand et un honneur d'être pirate. Le pirate et le klephte sont honorés encore. Ils se faisaient craindre, et la peur ne méprise pas. On se prenait à les envier, parce qu'ils ne connaissaient pas la pauvreté ; à les admirer, parce qu'ils étaient courageux et libres. Cette morale, est-il besoin de l'observer? était plutôt celle d'Homère que celle de l'Evangile. Mais il y avait alors sous ces sentiments un instinct confus qui les excusait, qui ne les excuserait plus : ces pirates furent les marins de Miaoulis ; ces klephtes furent les héros de l'indépendance.

L'orgueil et l'avidité sont deux sources de courage ; pour échapper à la honte et à la pauvreté, on ose ; on a, pour braver la colère des flots et le fer des ennemis, le cœur d'airain dont parle Horace. Les Grecs l'avaient, et ils l'ont gardé. Matelots, pour s'enrichir, ils s'exposent aux aventures incertaines ; soldats, pour s'enrichir ou pour s'illustrer, ils combattent, comme ils combattaient, contre le nombre. Leur courage est sans entraînement ; le soldat et le matelot ont calculé le danger, le résultat et leurs forces. Agiles, rusés, prompts à concevoir, préparés même aux incidents les

plus imprévus, leur courage brille surtout là où l'esprit peut déployer toutes ses ressources; le poste d'honneur c'est l'embuscade, où le guerrier, presque isolé, n'ayant avec lui que son adresse et son audace, doit se suffire. Là, le succès est bien plus honorable que dans la mêlée; il est moins sujet aux caprices du hasard; on n'en partage ni le bénéfice, ni la gloire.

Lorsqu'on lit Homère sans prévention, on fait nécessairement cette remarque, que ses héros ne se font pas du courage la même idée que nous. Il faut, pour les apprécier ce qu'ils valent, oublier deux choses, qui ont fait chez nous tant de héros, restés trop souvent dans l'ombre : le devoir et le point d'honneur.

Le point d'honneur ne recule pas; il cherchera la mort avec joie; il ne la fuira point, même par nécessité; il dédaigne la prudence jusqu'à l'héroïsme et jusqu'à la folie : c'est le courage des paladins.

La discipline fait davantage; elle fait que le dernier des soldats sacrifie sa vie au drapeau, sans penser même qu'il demeurera ignoré après la mort comme après la victoire. Dans cette abnégation absolue de sa personne, il marche, intrépide et calme, sans aucune arrière-pensée, là où son chef le lui ordonne. Ce courage obscur est le courage véritable; c'est celui des légionnaires et de nos soldats.

Un guerrier d'Homère, un Grec d'aujourd'hui, est brave autrement. Il s'effacera plus difficilement sous la discipline; s'il ne doit pas avoir les honneurs de la victoire, il refusera volontiers le premier rang devant le danger. Seul, soutenu par sa fierté, il aura l'audace d'une action d'éclat, et, cette audace, il la perdra dans les rangs où il fait nombre.

Il a, du reste, moins d'orgueil encore que de prudence, et, quant au point d'honneur, il ne le soupçonne même pas. Il ne rougira point d'être cruel dans la victoire. Si les armes loyales ne suffisent pas, il en prend d'autres. Si la ruse même le laisse plus faible, il fuit. Le but du combat, c'est la victoire. Celui qui meurt, déserte; celui qui fuit, peut vaincre encore.

De tels principes se prêtent à couvrir bien des lâchetés. Mais au fond, en ceci, comme presque en toutes choses, le Grec vit selon la nature; c'est elle qui l'inspire et le justifie. Il n'a jamais connu ce mépris de la vie, qui est le dernier degré de l'abattement comme de l'exaltation. Il sait ce que vaut la vie, et il l'aime. Au moment, à l'idée seule de la perdre, il a pour elle des plaintes et des larmes; pour la conserver, il compte ses ennemis, et il recule sur un champ de bataille. Ce n'est que par exception qu'il la sacrifie à sa passion ou à son devoir : encore sa résolution sera-t-elle précédée d'incertitudes et suivie de regrets.

Mais il vient une heure où il est impossible, où il serait déshonorant de reculer. Le Grec le voit. Ici son courage se montre sous son véritable jour. Oh! quand tout est perdu, nul ne sait se résigner plus noblement : Ulysse tient tête à tous les Troyens d'Hector; Katzantonis, dont le marteau broie les genoux, laisse échapper un cri de douleur, et son frère en rougit pour lui. Quand un klephte meurt, il a le sourire sur les lèvres; il parle aux oiseaux, messagers de la triste nouvelle, et semble n'avoir qu'une peur, qu'une pensée, celle de dérober son corps aux outrages de ses ennemis. Entre la mort et la vie, il

choisirait la vie; entre la mort d'une femme et celle d'un héros, comment hésiterait-il? La gloire ne vaut pas la vie. Mais elle en est la dernière consolation. Cette sérénité de l'agonie rabaisse la joie du vainqueur. Elle est pour le mourant comme un reflet de la victoire qui a trahi son espérance.

Si, lorsque la Grèce se régénère, les descendants rappellent, avec une fidélité quelquefois étrange, les principaux traits de leurs pères, tels que la poésie nous les représente à l'origine de la société héroïque, j'ai déjà dit que cela ne tenait pas seulement à la perpétuité de la race, car la race s'est altérée, mais davantage peut-être à la configuration du pays, aux conditions du climat, à toutes les influences de la nature extérieure, qui a moins changé que les hommes eux-mêmes. Il faut bien l'admettre, car on ne reconnait pas seulement, dans la Grèce et les Grecs en général, le pays et le peuple d'autrefois; mais, dans ce type commun, les provinces ont jusqu'à un certain point gardé les physionomies distinctes qu'elles avaient dès l'*Iliade* comme au temps de Thucydide.

On a remarqué, avant moi, que les deux personnages principaux des épopées homériques caractérisent encore les deux parties principales de la population grecque.

Le Grec du continent, plus violent qu'adroit, reproche à l'insulaire, formé par la mer et par le commerce, courageux, mais insinuant, plein de subtilité dans les transactions comme de ressources dans les dangers, de ressembler encore au héros de l'*Odyssée*; ainsi se perpétue, par d'éternels sarcasmes, cette

singulière impopularité d'Ulysse, en qui la Grèce eût dû se reconnaître, et qu'elle a toujours haï et méprisé. Il s'est trouvé d'ailleurs que l'insulaire était, aux jours de la lutte, le seul qu'elle ne prît pas à l'improviste, celui qui tenait en réserve, pour les mettre au service de la cause commune, des richesses péniblement acquises, des conseils lentement mûris, et que, si Troie fut prise encore une fois, la Grèce le dut moins à l'épée d'Achille qu'aux vaisseaux d'Ulysse.

Quant à Achille lui-même, avec ses armes invincibles, son ardeur que rien ne dompte, et ses jalouses colères, c'est le klephte des montagnes du Nord, tel qu'il vint de l'Olympe et de Souli, comme le thessalien Achille, l'étolien Diomède, Ajax, de Locride, et Ajax, de Salamine, apportant dans les combats une bravoure indisciplinée, et dans les conseils son implacable orgueil. Mais on lui pardonna ses excès, parce qu'il sut, comme le héros de Larisse, payer de son sang la victoire.

A ces deux personnages, pourquoi n'en a-t-on pas ajouté un troisième, qui tient dans les poëmes d'Homère une grande place, et qui, dans la vie actuelle de la Grèce, ne se laisse jamais oublier?

A côté d'Ulysse et d'Achille, il y a, dans l'*Iliade*, un homme qui est brave et sage, mais moins sage que l'un et moins brave que l'autre. Cependant il commande en maître à tous deux. Celui-là se souvient toujours de son rang et de ses intérêts. Il lui faut la captive d'Achille et le prix que disputait Mérion. Tandis qu'Ulysse et Achille le réjouissent par leurs discordes, il a derrière lui deux hommes dévoués

à maintenir, quoi qu'il arrive, son autorité : l'un donne l'exemple de l'obéissance et ne prétend jamais à l'égalité, bien qu'il soit son frère ; l'autre, dont on respecte les cheveux blancs et dont on aime la parole persuasive, apaise et concilie les esprits, que révolterait la hauteur de ce maître altier. Et ainsi le roi de Crète, qui règne sur cent villes et commande à quatre-vingts vaisseaux, se contente du second rang; Ajax oublie que Télamon est frère de Pélée; Diomède reçoit, sans murmurer, les injures qu'il ne mérite pas; et Achille lui-même remet son épée dans le fourreau.

Ce personnage a toujours existé. Dans l'*Iliade*, Nestor, de Pylos, et Ménélas, de Sparte, familiers d'Agamemnon, roi de Mycènes, c'est déjà le Péloponèse qui s'isole et aspire au souverain pouvoir. Il s'enfermera derrière une muraille; au-delà de ses limites, d'autres combattront, pour les couvrir; il aura les prérogatives du commandement, le choix du poste, l'honneur du dernier coup et les fruits de la victoire. Ainsi le voulurent, après Agamemnon, Eurybiade, Pausanias, Agésilas, qui jouait aussi au roi des rois.

Ainsi le veut la Morée, qui se croit la tête et le cœur de la Grèce, sinon la Grèce entière. Elle ne connaît point les héros du dehors, elle exalte et grandit les siens. A l'entendre, c'est elle qui a tout souffert et tout fait. Et, lorsqu'après tant de sacrifices, la Grèce eut enfin conquis son indépendance, pour lui complaire, on poussa l'égoïsme et l'ingratitude jusqu'à refuser une part égale des droits de cité aux provinces

héroïques, qui avaient fraternellement plus risqué et plus perdu qu'elle pour une liberté, dont l'injuste caprice des nations les exclut. Ah! la Grèce a, de deux côtés, des ennemis : ceux qui la rêvent couvrant le monde et renouvelant l'impuissance du Bas-Empire ; ceux qui la renferment dans les étroites limites, au-delà desquelles Agamemnon ne comptait que des tributaires, et Agésilas que des ennemis.

Après Achille, Ulysse, Agamemnon, je n'aurais garde, sans doute, d'énumérer les autres chefs de l'*Iliade*. Il en est un pourtant que je tiens à citer encore, parce qu'Homère lui a donné, dans son poème, une physionomie originale, et parce que je l'ai très-souvent rencontré en Grèce. Souvent même j'ai interrogé ses souvenirs, et une partie de ce que je rapporte s'appuie sur son témoignage.

Lorsqu'on rencontre Nestor, il est facile de le reconnaître à ses cheveux blancs, et surtout à l'autorité de sa parole. Le cercle se forme autour de lui ; on écoute avec recueillement les conseils qu'il aime à donner, et auxquels il n'oublie guère de mêler le récit de ses exploits, l'éloge des demi-dieux dont il a été le compagnon. Et les jeunes gens, qui ont entendu leurs pères parler de son courage aussi bien que de sa prudence, permettent volontiers cette jactance aux nombreuses années de *l'irritable vieillard*.

Je la lui pardonne facilement aussi ; car j'aime Nestor et je le respecte. Quoiqu'il se vante un peu trop peut-être, les exploits dont il se glorifie ne sont pas imaginaires ; il a vécu avec des héros ; à leurs côtés, il a noblement combattu lui-même pour l'honneur,

pour la liberté de son pays. Lui arrivât-il même d'oublier ce que l'œuvre commune doit à la faveur divine et à des secours étrangers, je voudrais qu'on ne lui reprochât pas trop amèrement l'illusion où il se complaît. S'il n'a pas tout fait lui-même, il a fait beaucoup : ne lui refusons pas cette justice.

En la lui refusant, on l'a aigri. Réduit à se défendre lui-même, en prenant parti pour le passé, il est devenu, à son tour, injuste pour le présent ; il n'en a pas compris les exigences. Le jour où la lutte engagée pour l'indépendance eut cessé, des temps nouveaux avaient commencé pour la Grèce. Protégée contre les ennemis du dehors, elle n'avait plus à s'occuper que d'elle-même; il fallait qu'elle réglât en paix sa liberté. Nestor a voulu garder ses armes, son ombrageuse fierté, le droit de vivre à sa mode, comme il avait vécu dans les camps; l'honneur de donner son avis sur toutes les affaires publiques; le privilége de faire la loi, sans s'y soumettre.

De semblables prétentions devaient être funestes à la Grèce. Toutes ces résistances, d'autant plus difficiles à vaincre qu'elles puisaient leur force dans des souvenirs populaires et se recommandaient de noms illustres, arrêtaient le jeu des institutions que la Grèce nouvelle s'était données. Bientôt, ces lenteurs, et des désordres, sans cesse renaissants, émurent l'Europe. Elle accusa la Grèce de n'avoir pas rompu tout d'un coup avec le passé, et de ne pas montrer assez vite, dans l'exercice des droits que nous l'avions aidée à reconquérir, la sagesse et les vertus qu'on réclame, au XIX[e]. siècle, d'une nation policée qui se gouverne elle-même.

L'Europe a été sévère. Si Nestor n'avait voulu rien oublier, l'Europe, en revanche, oubliait une chose : c'est que la guerre de l'Indépendance avait été faite par les héros de l'*Iliade* ; c'est qu'à l'âge de Nestor, et lorsqu'on est fier de soi, comme il avait le droit d'être fier de lui-même, on ne dépouille pas le vieil homme facilement ; on ne conçoit même pas la nécessité d'un tel sacrifice. Il est un courage qu'on ne saurait avoir : c'est le courage de se souvenir en silence et de se laisser oublier.

Nestor a donc vieilli sans changer d'humeur. On a eu des ménagements pour son âge et pour ses services; c'était équitable et nécessaire. Patience : il va céder la place à d'autres, qui déjà, sous ses yeux, et malgré les éloges qu'il ne cesse de donner à ceux d'autrefois, ont commencé, par leurs exemples, par leurs efforts, à renouveler l'esprit et les mœurs de la Grèce, à pratiquer d'autres vertus, à mettre en usage une autre sagesse que les vertus et la sagesse du temps qui n'est plus.

A mesure que l'esprit moderne, qui avait commencé par dicter des lois, pénètre aussi dans les idées et dans les mœurs, on voit peu à peu s'effacer toutes les analogies que Nestor m'aidait à relever. Bientôt on ne trouvera plus que dans les livres, comme toutes les exégèses des érudits, ce commentaire vivant de la poésie primitive, dont j'ai pris tant de plaisir à réunir les traits.

Laissons-le, sans trop de regrets, disparaître. A ce prix, la Grèce sera plus heureuse, plus justement fière d'elle-même, plus digne encore de toutes les sympathies de l'Europe.

pour la liberté de son pays. Lui arrivât-il même d'oublier ce que l'œuvre commune doit à la faveur divine et à des secours étrangers, je voudrais qu'on ne lui reprochât pas trop amèrement l'illusion où il se complaît. S'il n'a pas tout fait lui-même, il a fait beaucoup : ne lui refusons pas cette justice.

En la lui refusant, on l'a aigri. Réduit à se défendre lui-même, en prenant parti pour le passé, il est devenu, à son tour, injuste pour le présent ; il n'en a pas compris les exigences. Le jour où la lutte engagée pour l'indépendance eut cessé, des temps nouveaux avaient commencé pour la Grèce. Protégée contre les ennemis du dehors, elle n'avait plus à s'occuper que d'elle-même ; il fallait qu'elle réglât en paix sa liberté. Nestor a voulu garder ses armes, son ombrageuse fierté, le droit de vivre à sa mode, comme il avait vécu dans les camps ; l'honneur de donner son avis sur toutes les affaires publiques ; le privilége de faire la loi, sans s'y soumettre.

De semblables prétentions devaient être funestes à la Grèce. Toutes ces résistances, d'autant plus difficiles à vaincre qu'elles puisaient leur force dans des souvenirs populaires et se recommandaient de noms illustres, arrêtaient le jeu des institutions que la Grèce nouvelle s'était données. Bientôt, ces lenteurs, et des désordres, sans cesse renaissants, émurent l'Europe. Elle accusa la Grèce de n'avoir pas rompu tout d'un coup avec le passé, et de ne pas montrer assez vite, dans l'exercice des droits que nous l'avions aidée à reconquérir, la sagesse et les vertus qu'on réclame, au XIXe. siècle, d'une nation policée qui se gouverne elle-même.

L'Europe a été sévère. Si Nestor n'avait voulu rien oublier, l'Europe, en revanche, oubliait une chose : c'est que la guerre de l'Indépendance avait été faite par les héros de l'*Iliade* ; c'est qu'à l'âge de Nestor, et lorsqu'on est fier de soi, comme il avait le droit d'être fier de lui-même, on ne dépouille pas le vieil homme facilement ; on ne conçoit même pas la nécessité d'un tel sacrifice. Il est un courage qu'on ne saurait avoir : c'est le courage de se souvenir en silence et de se laisser oublier.

Nestor a donc vieilli sans changer d'humeur. On a eu des ménagements pour son âge et pour ses services ; c'était équitable et nécessaire. Patience : il va céder la place à d'autres, qui déjà, sous ses yeux, et malgré les éloges qu'il ne cesse de donner à ceux d'autrefois, ont commencé, par leurs exemples, par leurs efforts, à renouveler l'esprit et les mœurs de la Grèce, à pratiquer d'autres vertus, à mettre en usage une autre sagesse que les vertus et la sagesse du temps qui n'est plus.

A mesure que l'esprit moderne, qui avait commencé par dicter des lois, pénètre aussi dans les idées et dans les mœurs, on voit peu à peu s'effacer toutes les analogies que Nestor m'aidait à relever. Bientôt on ne trouvera plus que dans les livres, comme toutes les exégèses des érudits, ce commentaire vivant de la poésie primitive, dont j'ai pris tant de plaisir à réunir les traits.

Laissons-le, sans trop de regrets, disparaître. A ce prix, la Grèce sera plus heureuse, plus justement fière d'elle-même, plus digne encore de toutes les sympathies de l'Europe.

---

pour la liberté de son pays. Lui arrivât-il même d'oublier ce que l'œuvre commune doit à la faveur divine et à des secours étrangers, je voudrais qu'on ne lui reprochât pas trop amèrement l'illusion où il se complaît. S'il n'a pas tout fait lui-même, il a fait beaucoup : ne lui refusons pas cette justice.

En la lui refusant, on l'a aigri. Réduit à se défendre lui-même, en prenant parti pour le passé, il est devenu, à son tour, injuste pour le présent; il n'en a pas compris les exigences. Le jour où la lutte engagée pour l'indépendance eut cessé, des temps nouveaux avaient commencé pour la Grèce. Protégée contre les ennemis du dehors, elle n'avait plus à s'occuper que d'elle-même; il fallait qu'elle réglât en paix sa liberté. Nestor a voulu garder ses armes, son ombrageuse fierté, le droit de vivre à sa mode, comme il avait vécu dans les camps; l'honneur de donner son avis sur toutes les affaires publiques; le privilége de faire la loi, sans s'y soumettre.

De semblables prétentions devaient être funestes à la Grèce. Toutes ces résistances, d'autant plus difficiles à vaincre qu'elles puisaient leur force dans des souvenirs populaires et se recommandaient de noms illustres, arrêtaient le jeu des institutions que la Grèce nouvelle s'était données. Bientôt, ces lenteurs, et des désordres, sans cesse renaissants, émurent l'Europe. Elle accusa la Grèce de n'avoir pas rompu tout d'un coup avec le passé, et de ne pas montrer assez vite, dans l'exercice des droits que nous l'avions aidée à reconquérir, la sagesse et les vertus qu'on réclame, au XIXe. siècle, d'une nation policée qui se gouverne elle-même.

L'Europe a été sévère. Si Nestor n'avait voulu rien oublier, l'Europe, en revanche, oubliait une chose : c'est que la guerre de l'Indépendance avait été faite par les héros de l'*Iliade* ; c'est qu'à l'âge de Nestor, et lorsqu'on est fier de soi, comme il avait le droit d'être fier de lui-même, on ne dépouille pas le vieil homme facilement ; on ne conçoit même pas la nécessité d'un tel sacrifice. Il est un courage qu'on ne saurait avoir : c'est le courage de se souvenir en silence et de se laisser oublier.

Nestor a donc vieilli sans changer d'humeur. On a eu des ménagements pour son âge et pour ses services; c'était équitable et nécessaire. Patience : il va céder la place à d'autres, qui déjà, sous ses yeux, et malgré les éloges qu'il ne cesse de donner à ceux d'autrefois, ont commencé, par leurs exemples, par leurs efforts, à renouveler l'esprit et les mœurs de la Grèce, à pratiquer d'autres vertus, à mettre en usage une autre sagesse que les vertus et la sagesse du temps qui n'est plus.

A mesure que l'esprit moderne, qui avait commencé par dicter des lois, pénètre aussi dans les idées et dans les mœurs, on voit peu à peu s'effacer toutes les analogies que Nestor m'aidait à relever. Bientôt on ne trouvera plus que dans les livres, comme toutes les exégèses des érudits, ce commentaire vivant de la poésie primitive, dont j'ai pris tant de plaisir à réunir les traits.

Laissons-le, sans trop de regrets, disparaître. A ce prix, la Grèce sera plus heureuse, plus justement fière d'elle-même, plus digne encore de toutes les sympathies de l'Europe.

pour la liberté de son pays. Lui arrivât-il même d'oublier ce que l'œuvre commune doit à la faveur divine et à des secours étrangers, je voudrais qu'on ne lui reprochât pas trop amèrement l'illusion où il se complaît. S'il n'a pas tout fait lui-même, il a fait beaucoup : ne lui refusons pas cette justice.

En la lui refusant, on l'a aigri. Réduit à se défendre lui-même, en prenant parti pour le passé, il est devenu, à son tour, injuste pour le présent ; il n'en a pas compris les exigences. Le jour où la lutte engagée pour l'indépendance eut cessé, des temps nouveaux avaient commencé pour la Grèce. Protégée contre les ennemis du dehors, elle n'avait plus à s'occuper que d'elle-même ; il fallait qu'elle réglât en paix sa liberté. Nestor a voulu garder ses armes, son ombrageuse fierté, le droit de vivre à sa mode, comme il avait vécu dans les camps ; l'honneur de donner son avis sur toutes les affaires publiques ; le privilége de faire la loi, sans s'y soumettre.

De semblables prétentions devaient être funestes à la Grèce. Toutes ces résistances, d'autant plus difficiles à vaincre qu'elles puisaient leur force dans des souvenirs populaires et se recommandaient de noms illustres, arrêtaient le jeu des institutions que la Grèce nouvelle s'était données. Bientôt, ces lenteurs, et des désordres, sans cesse renaissants, émurent l'Europe. Elle accusa la Grèce de n'avoir pas rompu tout d'un coup avec le passé, et de ne pas montrer assez vite, dans l'exercice des droits que nous l'avions aidée à reconquérir, la sagesse et les vertus qu'on réclame, au XIXe. siècle, d'une nation policée qui se gouverne elle-même.

L'Europe a été sévère. Si Nestor n'avait voulu rien oublier, l'Europe, en revanche, oubliait une chose : c'est que la guerre de l'Indépendance avait été faite par les héros de l'*Iliade* ; c'est qu'à l'âge de Nestor, et lorsqu'on est fier de soi, comme il avait le droit d'être fier de lui-même, on ne dépouille pas le vieil homme facilement ; on ne conçoit même pas la nécessité d'un tel sacrifice. Il est un courage qu'on ne saurait avoir : c'est le courage de se souvenir en silence et de se laisser oublier.

Nestor a donc vieilli sans changer d'humeur. On a eu des ménagements pour son âge et pour ses services; c'était équitable et nécessaire. Patience : il va céder la place à d'autres, qui déjà, sous ses yeux, et malgré les éloges qu'il ne cesse de donner à ceux d'autrefois, ont commencé, par leurs exemples, par leurs efforts, à renouveler l'esprit et les mœurs de la Grèce, à pratiquer d'autres vertus, à mettre en usage une autre sagesse que les vertus et la sagesse du temps qui n'est plus.

A mesure que l'esprit moderne, qui avait commencé par dicter des lois, pénètre aussi dans les idées et dans les mœurs, on voit peu à peu s'effacer toutes les analogies que Nestor m'aidait à relever. Bientôt on ne trouvera plus que dans les livres, comme toutes les exégèses des érudits, ce commentaire vivant de la poésie primitive, dont j'ai pris tant de plaisir à réunir les traits.

Laissons-le, sans trop de regrets, disparaître. A ce prix, la Grèce sera plus heureuse, plus justement fière d'elle-même, plus digne encore de toutes les sympathies de l'Europe.

Homère y aura-t-il perdu quelque chose? J'en doute moi-même. A tout hasard, je me consolerais d'avance par cette pensée que, si les usages de la vie ordinaire, et si les mœurs publiques cessent d'expliquer Homère, la Grèce se couvre d'écoles, où on lit, où on étudie ses poèmes. Le commentaire nouveau viendra de là.

CONCLUSION.

Il faut finir et conclure. Tandis que je m'oubliais, avec complaisance, aux derniers détours de la route, le moment était venu de fermer le livre et de dire adieu à la Grèce.

Au terme d'une telle lecture, et d'un tel voyage, tout le monde sentira combien il serait plus doux de s'abandonner à ses souvenirs qu'il n'est aisé de s'en rendre compte. Toutefois, c'est encore un des mérites de la Grèce, que les impressions qu'on y éprouve, même en face de la nature, sont bien souvent aussi *formelles* qu'elles sont profondes, et finissent presque par atteindre à la précision d'une idée. N'est-ce point à cause de cette raison qu'on a pu prendre pour une philosophie, déjà pleine d'abstractions et de symboles, la poésie même d'Homère, où je n'ai guère retrouvé que des images?

La Grèce apprend d'abord, et ce n'est pas l'œuvre d'un seul jour, à oublier complètement, lorsqu'on lit l'*Odyssée* et l'*Iliade*, le monde où nous sommes accoutumés à vivre, les habitudes de notre esprit, et des règles qu'il ne vaut rien d'appliquer à la poésie d'Homère, précisément parce qu'elles conviennent à la nôtre.

La Grèce fait sentir plus vivement la différence qui sépare l'une de l'autre, et elle l'explique. On l'a vu : dès que j'ai rapproché les poèmes d'Homère de leur berceau, à chaque pas, les lieux qu'il a décrits, le paysage, les ruines qui datent de l'époque où il a chanté,

les hommes même, qui rappellent encore aujourd'hui par quelques traits la société héroïque, tous ces témoignages nous apprenaient que le principal caractère de l'art d'Homère, c'est la sincérité; qu'à ses yeux la poésie est une peinture, et que, comme il n'a mis ses efforts qu'à reproduire ou à imiter ce qui est, tout ce qu'il rappelle, et même ce qu'il imagine, appartient en propre à son temps et à son pays.

Il n'est pas sans utilité qu'on en soit bien convaincu, particulièrement en France, où, à aucune époque, depuis la renaissance des lettres, on n'a cessé de juger, de traduire et d'imiter Homère.

Je ne veux dire qu'un mot de ses juges. Assurément, après les longs débats dont ses ouvrages furent l'objet, il faut donner raison à ceux qui l'ont défendu plutôt qu'à ceux qui l'attaquèrent avec tant de légèreté; mais, de part et d'autre, on devait se tromper souvent, parce que, sans tenir aucun compte de l'histoire, on oubliait de changer de poétique en remontant de la *Jérusalem délivrée* et de l'*Enéide* à l'*Iliade* et à l'*Odyssée*. Il est nécessaire sur toutes choses, et j'espère l'avoir montré à mon tour, que la critique, placée à un autre point de vue que celui du XVIIe. siècle, se souvienne de la Grèce et de la société homérique, si elle prétend comprendre, si elle veut juger sans parti pris, sans injustice, une poésie qui en est l'image exacte.

Parmi les traducteurs d'Homère, il y en eut, sans nul doute, qui connaissaient la langue grecque, qui savaient écrire, et même qui avaient senti que, pour rendre Homère, la condition indispensable, c'est d'être simple. Et, cependant, la familiarité, un peu

vulgaire, de Mme. Dacier, ne s'éloigne pas moins que l'élégance soutenue de Dugas-Montbel, des véritables couleurs du style original.

Les imitateurs réussirent plus mal encore toutes les fois qu'émules imprudents de leur maître, ils conçurent l'ambition de donner à la France une *Iliade.* Mais Homère a porté bonheur à ceux qui suivirent ses traces sans élever jusque-là leurs prétentions. Il fut un des maîtres de La Fontaine et de Bossuet; il a inspiré à Racine, à Chénier, à Châteaubriand, à M. Lebrun, à M. Ingres, de belles pages où respire le parfum de l'antiquité; et Fénelon a fait, au IVe. livre de l'*Odyssée,* une suite, qui est devenue, et qui restera aussi populaire que l'*Odyssée* elle-même.

Jamais on n'avait étudié Homère avec plus d'ardeur qu'aujourd'hui. Depuis un petit nombre d'années, en vers, en prose, on ne l'a pas traduit moins de quatre fois. On a essayé de joindre, à l'une de ces versions, un commentaire pittoresque. Enfin, à de très-courts intervalles, nous venons de voir la sculpture, la poésie, la musique même, s'inspirer de l'*Odyssée,* et les talents les plus sérieux de la génération nouvelle, M. Cavelier, M. Ponsard, M. Gounod, obtenir de légitimes succès avec des ouvrages que n'ont pu compromettre des rapprochements inévitables, et les noms, lourds à porter, de Pénélope et d'Ulysse. Ces exemples seront peut-être suivis, et, si ardues que paraissent de semblables tentatives, il faut, sans doute, fatigués, comme nous le sommes, du précieux et de l'étrange, encourager les arts à s'éprendre de la candeur des maîtres primitifs, comme à s'inspirer de l'étude directe de la nature.

En présence de ce retour à des traditions oubliées, un commentaire, tel que celui-ci, pourrait se flatter d'être venu à propos, s'il achevait de faire nettement sentir à ceux qui prennent Homère pour modèle, et à ceux qui le traduisent, que leurs tâches sont entièrement différentes, et qu'on s'éloigne également d'Homère par une imitation servile, et par une interprétation inexacte.

Il faut avoir bien mal compris cet inimitable poète pour espérer qu'on lui ressemblera en le copiant. Chaque mot de cette étude démontre que, si Homère est simple, c'est parce que ses peintures sont la reproduction littérale de ce qu'il a vu. Tout ce qui rappelle ou ses impressions personnelles, ou la nature et la société qui les lui inspirèrent, a son prix dans ses poèmes. Mais il faut l'y laisser, nous qui vivons en face d'un autre monde, et n'emprunter à ce modèle, comme à tous les autres, que ce qui peut encore paraître vrai dans notre pays et dans notre temps, et ce qui est beau d'une beauté absolue. Quant à ce qui change, loin de faire du tableau qu'Homère nous a laissé de ce qui n'est plus, une copie inanimée, apprenons de lui l'art de peindre, avec la même ingénuité, une émotion aussi sincère et des couleurs aussi vraies, la nature et la société que nous avons sous les yeux. A ce seul prix, on peut être simple à sa manière.

Mais si, également loin de la Grèce et de l'âge héroïque, l'on transporte sur notre scène et les horizons qu'Homère a décrits, et les personnages qu'il a chantés, et jusqu'aux moindres particularités du caractère et du langage qu'il leur prête, cette copie pourra char-

mer les érudits à qui la poésie antique est familière ; mais, quel qu'en soit le mérite, elle ne touchera personne ; ainsi présenté hors de sa place, ce qui émouvait, surprend ; ce qui était vrai, devient étrange; ce qui était naturel, paraît cherché, pédantesque. L'art doit se défier de ce vain prestige de la couleur locale, qui pique mal à propos la curiosité, et détourne l'attention sur des incidents accessoires qu'il eût été de sa dignité de laisser dans l'ombre. Rien n'est plus faux que la minutieuse exactitude du pastiche, et la simplicité dont on fait montre, dans la reproduction de ces détails dénués d'intérêt, est la pire des affectations.

Au contraire, n'eussent-ils pour les lecteurs ordinaires aucun intérêt, ni même à nos yeux aucune valeur littéraire, tous ces détails qui appartiennent à la Grèce et à la société homérique, toutes ces nuances qui font l'exactitude des peintures d'Homère, sont sacrés pour le traducteur : qu'il se garde d'en modifier ou d'en passer sous silence un seul mot. Homère, abrégé et embelli, pourrait plaire autant, et davantage ; mais ce ne serait plus Homère. Grâces au ciel, on sait aujourd'hui qu'une traduction doit reproduire la véritable physionomie du texte, et que, par conséquent, elle n'a pas à en dissimuler les défauts. La Grèce achève de faire comprendre tout le prix qu'ont dans Homère chacun des traits que l'on estimait oiseux, chacune des images que l'on croyait inexactes, et toutes ces énumérations, et tous ces lambeaux d'antiques légendes, où La Motte ne voulait voir que de fastidieuses digressions.

Or, la carrière demeure ouverte ; malgré tant d'efforts, la France, qui possède un *Plutarque* et un

Platon, et à qui l'on promet un *Pindare*, n'a pas encore un *Homère* dont elle puisse être complètement satisfaite. L'honneur de combler cette lacune peut tenter un érudit et un écrivain. Sans doute, l'œuvre nouvelle devra être lentement méditée sur le texte et au milieu des commentaires. Mais, ainsi faite, elle sera pareille à ces portraits qu'un peintre essaie de faire après la mort. Lorsque, même au témoignage d'un ami, d'un frère, on ne saurait plus rien ajouter à la fidélité de la ressemblance, ah ! si un fugitif rayon de vie éclairait tout-à-coup ce visage inanimé et pâli, que de choses le peintre voudrait changer à son ouvrage ! Tant de siècles ont fait d'une partie des poèmes d'Homère une lettre-morte. Le rayon qui les anime d'une vie fugitive, c'est le soleil de la Grèce. On peut donc commencer en France, entre les quatre murailles et dans le demi-jour du cabinet, cette traduction depuis si long-temps attendue ; mais, pour qu'elle soit tout-à-fait fidèle, je sens qu'au moment d'y mettre la dernière main, il faudrait la revoir quelques instants en face du texte éclairé par cette lumière.

(Iles Ioniennes, mai et juin 1853.)

TABLE.

Caen, typ. de A. Hardel.

